

Éditorial

Il est beaucoup question de Salonique dans ce numéro car nous avons reçu plusieurs livres à propos de cette capitale, de cette *Madre de Israël*.

De plus il vient de s'y tenir un congrès : "Le judéo-espagnol, une langue à la recherche de ses locuteurs" auquel un certain nombre de nos lecteurs ont assisté, merveilleusement reçus par les plus actifs membres de cette maintenant - hélas ! - petite communauté.

Il s'y est débattu de l'avenir de cette langue, actuellement enseignée en bien des points du globe et dont on disait il y a plus de cent ans déjà "qu'elle était morte". Il est pourtant curieux, - et encourageant - de constater l'attrait qu'elle, et la culture qui lui est liée, exercent dans le monde entier, disons pêle-mêle en Espagne même surtout, en Estonie, au Japon, en Amérique du Sud comme en France et aux États Unis pour ce qui nous concerne, avec les deux éditions de notre publication, la française et l'américaine.

Un reflet de cet état d'esprit se retrouve dans les plus récents numéros de *La Lettre Sépharade*, entendez que la pagination consacrée au judéo-espagnol s'accroît. Des lettres de lecteurs nous encourageant dans ce sens.

Mais il est aussi question sans exclusive de Rhodes, d'Algérie, de Tunis, des Amériques et d'Italie napoléonienne. De quoi, nous l'espérons, satisfaire de nombreux lecteurs aux préoccupations et intérêts divers.

Nous rendons hommage à une belle figure d'humaniste qui vient de nous quitter.

Quoique ne publiant habituellement pas de courrier de lecteurs, nous faisons une entorse à cette règle dans cette édition car les deux lettres de la page "Réactions" s'apparentent beaucoup plus à des articles substantiels qu'à des lettres !

Dans la rubrique "Revue" nous évoquons un glissement sémantique (mais c'est hélas un peu plus...) trop répandu et qui nous est fort désagréable. Nos lecteurs en jugeront.

La préparation du disque de chansons judéo-espagnoles se poursuit, dont nous vous annonçons le lancement dans l'édition précédente. Si vous n'avez pas encore participé à la souscription, il est temps de le faire.

Pour achever la présentation de ce numéro, sachez encore que notre édition américaine accroît régulièrement son audience et que nous continuons à compter sur vous pour nous signaler les noms et adresses à travers le monde de Sépharades non-francophones qui pourraient être intéressés. ¹

La Rédaction

¹ Voir en page 20 l'adresse américaine.

SOMMAIRE	N° 35
<i>Éditorial</i>	I
<i>Livres</i>	
Salonique XXe siècle	2-3
Salonique XIXe siècle	4-5
Algérie XIXe siècle	5-6
Épopée napoléonienne	7
Pionniers juifs en Amérique	8-9
Rhodes	10
Émancipation en Tunisie	10-11
<i>Hommage</i>	
Simon Lubicz	11
<i>Réactions</i>	
Sur Salonique	12
Sur Spinoza	12-13
<i>Revue</i>	13-15
<i>Muestra Lingua</i>	16-17
<i>Poésie & Mémoire</i>	18
<i>Musique</i>	19
<i>Kozas i otras de Sefarad</i>	20

Livres

Les hasards de l'édition font que nous consacrons dans ce numéro une large place à Salonique, au travers de trois livres bien différents : une étude fouillée issue d'une thèse de doctorat, un recueil de souvenirs d'un célèbre journaliste salonicien que nous avons déjà évoqué et une "mémoire reconstituée" : souvenirs familiaux sur trame historique.

Régis Darques

SALONIQUE AU XX^e SIÈCLE DE LA CITÉ OTTOMANE À LA MÉTROPOLE GRECQUE¹

Ce livre évoque l'histoire de Salonique au XX^e siècle, cité pluriconfessionnelle et ethnologiquement très variée. Régis Darques nous propose un récit détaillé, résultat d'une recherche de six années et d'investigations précises sur le terrain, sur l'évolution de cette ville hellénisée en 1912 après quatre siècles de loi ottomane.

Le choix de ce sujet n'est pas le fruit du hasard mais tient à un attachement profond d'un de ses aïeux, propulsé sur le front d'Orient durant la première guerre mondiale.

Cet ouvrage n'est pas seulement un compte rendu historique mais une thèse objective retraçant l'histoire d'une nation qui, au gré des catastrophes et des imbroglios juridiques reconquiert son identité nationale. A travers cette évocation, la communauté sépharade trouve ici de précieux renseignements sur son histoire, qui tient une place à part entière dans le processus de transformation de cette métropole.

Pour comprendre le présent, retournons brièvement aux sources ! Dès le sixième siècle, Salonique est attaquée par les Slaves, puis pillée à intervalles répétés par les Turcs, puis cédée à Venise en 1423; elle tombe en 1430 aux mains des armées ottomanes. C'est alors une cité détruite et vidée de ses habitants² dont la population s'élève à 10 414³ personnes comportant 60% de Grecs et 40% de Turcs. Il nous faut signaler aussi la présence, déjà vers 1478, d'une petite communauté judéo-byzantine parlant le grec, dite "romaniote", composée de soixante familles.

L'arrivée massive des juifs d'Espagne chassés par le Décret d'Expulsion en 1492, est un facteur providentiel pour la repopulation de cette ville agonisante. Au début du XVI^e siècle les juifs compteront 16 000 âmes. Grecs et Turcs seront en minorité jusqu'à la première guerre mondiale. Salonique devient la plus grande ville juive du bassin méditerranéen. Les juifs sont présents dans toutes les fonctions et tous les niveaux de la société. Au recensement de 1613, la cité compte 18 420 habitants. L'auteur l'explique de façon très claire : "Jusqu'en 1912 Salonique est une ville grecque par son origine historique, juive par sa population, turque par son pouvoir politique".

Un premier incendie en 1620 détruit tout et la peste entraîne une retraite massive des Saloniciens. A leur retour, la ville subit des modifications. Le nom des quartiers a changé. Les Turcs s'installent dans la partie haute de la ville ou Bair et les juifs dans la partie basse et insalubre de Kambos.

Dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la ville est peuplée de 80 000 habitants et retrouve la prospérité grâce au développement du commerce international et de la finance. On assiste alors à une augmentation du nombre de musulmans en raison de la conversion de juifs à la foi musulmane sous l'égide de Sabbetaï Zévi. Au recensement de 1905, Salonique compte 135 000 habitants et les juifs sont de nouveau en nombre (59 %) à la veille de l'annexion, puis 50 % en 1914, certains ayant émigré en Europe occidentale, Proche-Orient ou aux États-Unis.

Dès la fin de la première guerre et après l'incendie de 1917 qui détruisa presque tout le quartier juif, la présence israélite est moins importante malgré son droit de préemption sur l'achat des habitations reconstruites ; devant l'animosité des Grecs,⁴ beaucoup de juifs quittèrent Salonique progressivement. On passe de 95 000 juifs en 1914 à 52 000 en 1935. La déportation de 46 000 juifs en 1943 contribuera de la même manière à la régression progressive de la prédominance juive dans la ville. Après le recensement de 1951, on comptera 1783 rescapés. Il reste actuellement 1300 juifs.⁵

Intéressons-nous à la communauté musulmane de Salonique dont le retrait s'est effectué en deux temps : d'abord un départ devant l'avancée des armées grecques et bulgares coalisées pendant la première guerre balkanique, celle-ci coïncidant à un mois près à l'annexion de Salonique par les Grecs en fin de 1912, puis une migration massive après l'accord gréco-turc d'échange obligatoire de populations conclu le 30 janvier 1923 à Lausanne. Quant aux Grecs, ils avaient perdu leur primauté avec l'invasion turque et l'installation des juifs sépharades à la fin du XV^e siècle, pour commencer à retrouver leur vitalité à partir de l'installation des réfugiés grecs venant des états balkaniques voisins et des campagnes macédoniennes insécures, entre 1912 et 1920. La population grecque représentait alors 15 % de la population locale à la veille de l'annexion pour atteindre 99,3 % en 1951. Une autre couche de la population est formée de Slaves, en particulier de Bulgares dont la présence remonte aux invasions barbares qui ont duré du VI^e au XI^e siècle. Les Bulgares se retireront également de Salonique dès 1913, date de la seconde guerre balkanique.

Le reste de la population est constitué d'Albanais, Valaques, Arméniens, Tziganes et "Francs" englobant les ressortissants occidentaux. De 1912 à 1923, la région est confrontée à une situation de guerre permanente qui est caractérisée par des déplacements et échanges de populations.

Un événement majeur pour la restructuration de la ville est l'incendie du 5 août 1917 débutant

¹ 2000 CNRS Éditions. 390 pages, abondante documentation : lexique, glossaire, tableaux divers, atlas régional historique et géographique de 46 pages, partiellement en couleurs, somptueuse bibliographie, chronologie etc.

² Ceci éclaire sous un jour un peu différent ce que les turcophiles sans nuances qualifient de "la grande bonté de Bajazet II accueillant des juifs".

A la même époque ce prince pratiquait le *sürgün*, déplacement de population à l'intérieur même de son Empire pour repeupler telle ou telle cité vidée de ses habitants, Salonique et Constantinople en l'espèce.

NDLR

³ 7000 d'après Nehama.

NDLR

⁴ Surtout après le rapatriement massif de Grecs pauvres d'Asie Mineure, les plus fortunés s'étant installés à Athènes.

NDLR

⁵ Lorsque Darques rédige son livre. Moins de mille actuellement.

NDLR

⁶ Dates que l'auteur ne semble pas citer, et que je trouve dans Jos. Nehama.

BBR

l'après-midi pour se terminer le 6^e août à 23 h 30. Cet incendie s'étale donc sur une période de 32 heures sans pouvoir être maîtrisé étant donné que la ville est très vulnérable par ses constructions en bois. Les synagogues au nombre de 34 sont détruites et seulement trois d'entre elles seront réhabilitées.

Cette catastrophe fut une opportunité incontestable pour le nouvel État hellène d'imprimer son sceau ; en effet la division spatiale intercommunautaire des différents quartiers n'avait plus lieu d'être après le départ des diverses communautés. On peut alors s'interroger sur l'origine criminelle ou non de l'incendie, qui aurait servi les intérêts grecs.

70 000 personnes se retrouvent sans abri dont 52 000 sont juifs, et parmi eux 2 266 propriétaires de petits lopins (sur 4 315 particuliers propriétaires de biens immobiliers). Les sinistrés feront leur déclaration à la Commission cadastrale dans le flou le plus total car on constate que la mise en cadastre de la ville ne se terminera qu'au cours de l'année 1919, une fois la destruction opérée.¹ Trois ans après l'incendie, un quart à peine des propriétaires sinistrés, découragés, auraient effectué une déclaration. 410 déclarants juifs seulement se manifestent sur 1 314 dépositions. Sur les 410 déclarants juifs, il est important de noter que 95 % habitent encore Salonique contrairement aux musulmans dont 7 % seulement sont restés.

Cet incendie entérinera le déclin des juifs et des musulmans, alors que Grecs et Slaves sont peu touchés. Le gouvernement proclamera une expropriation générale des occupants de la zone incendiée afin de moderniser et d'helléniser la ville. C'est alors que commence un long processus d'appropriation du territoire, avec une considérable extension de Salonique.

Un plan est alors élaboré par l'architecte français Ernest Hébrard² pour la reconstruction de toute la ville avec ses extensions périphériques. Ainsi l'élément nouveau sera la formation de nouveaux quartiers extra-muros où les juifs seront abrités, ainsi que l'élargissement des artères de communication. On assiste dès lors à une disparition de l'organisation spatiale ethno-confessionnelle, symbole de la période ottomane, pour laisser place à une hiérarchisation socio-économique. La reconstruction sera achevée à la fin des années 20 et la vente aux enchères de nouveaux lopins s'effectue ; malgré leur droit de préemption, les juifs sont évincés des quartiers historiques dont ils ont perdu le patrimoine : leurs écoles, leurs hôpitaux et les archives de l'Alliance Israélite Universelle. Les incendies de 1890 et 1917 dans le centre ville ont amené des propriétaires juifs fortunés à acquérir des parcelles rurales. La répartition des biens privés de la communauté juive rectifie l'idée selon laquelle les juifs auraient uniquement vécu dans la ville basse depuis le début de leur installation au XVI^e siècle ; au contraire l'emprise foncière des juifs sur la zone incendiée est générale et s'insère également dans les quartiers musulmans. La communauté juive est omniprésente mais inégalement répartie. Déjà principalement victime de l'incendie moins important de 1890, la zone reconstruite à l'arrière du front de mer est entièrement acquise par des juifs. Le

registre de déclarations de cadastre offre des renseignements sur les professions et nous constatons que le négoce monopolise 60 % des actifs juifs.

Après l'incendie de 1917, la part des biens privés juifs passe de 52 à 46 % alors que celle des biens grecs a quintuplé et celle des musulmans chute à 6%. Chez les juifs, quelques grandes familles locales acquièrent des lots et, élément nouveau, ils s'installent pour certains d'entre eux à l'emplacement des anciens quartiers musulmans. Mais malgré tout, ces ventes aux enchères par adjudication sont profitables aux Grecs qui deviennent les acquéreurs majoritaires en s'appropriant 93 % des biens musulmans ; en effet, les juifs n'ayant pas la qualité de réfugiés et ne pouvant se porter acquéreurs des biens-fonds musulmans de manière directe, ont été exclus des ventes aux enchères. Quantité de réfugiés issus de l'échange des populations décidé par le traité de Lausanne de 1923 se sont mêlés aux transactions, mais de 1912 à 1923 les avoirs turcs ont été liquidés dans un flou total et les abus ont été importants ; 44 % des biens immobiliers sont aux mains de ressortissants étrangers dont l'installation se déroule dans une anarchie totale. L'échange des propriétés selon les prescriptions du traité de Lausanne est difficilement réalisable. En cette période de crise, beaucoup d'installations illégales se produisent. La mention "domaine public" est mise sur les propriétés privées abandonnées, devenues par la suite biens publics et placés sous tutelle de l'État. Les biens communautaires juifs qui représentaient 33 % du total des biens publics avant 1917 ont chuté à 15 %.

Les expropriations sont coutumières. L'auteur nous propose des exemples mettant en relief les difficultés juridiques dues aux reliquats de l'administration ottomane et aux contradictions avec la nouvelle législation grecque. Nombreuses sont les familles réclamant leurs biens perdus au cours de l'année 1917 durant le sinistre. Il en est de même pour les membres de familles juives déportées pendant la seconde guerre mondiale. Elles verront leur patrimoine séquestré et seront conduites à des démarches souvent interminables, parfois sans résultats. Toutefois, un protocole d'accord sera signé afin d'attribuer les avoirs immobiliers des juifs victimes de l'Allemagne à leurs héritiers légaux, ou en leur absence, transférés à l'OPAIE ou organisme d'assistance et de rétablissement des Israélites de Grèce, qui siège à Athènes.

Le cosmopolitisme de Salonique ainsi que la domination turque ont contribué à enrichir considérablement, peut-être même paradoxalement, son patrimoine historique et culturel. Les guerres, les incendies ont été autant de moteurs essentiels à la modernisation de la ville tant du point de vue économique qu'industriel et culturel.

Les juifs sont aujourd'hui en infime minorité dans une population d'environ un million d'habitants. Salonique n'est pas qu'une simple ville de province, de par sa capacité dans la continuité à concentrer des flux migratoires aussi bien à l'échelle régionale qu'internationale.

Ce livre très complet enrichit la mémoire et la culture sépharades et clarifie de nombreux épisodes obscurs jusqu'alors de l'histoire de Salonique. C'est ainsi qu'il retient notre attention. □

¹ Cette question fut déjà évoquée dans le dernier numéro à propos du Quartier Campbell.

NDLR

² Officier dans l'armée du général Sarrail, sur place au moment de l'incendie.

NDLR

¹ 2000 Éditions ISIS
Semsibey Sokak 10
Beylerbeyi-Istanbul
81210
Fax 90 21 63 21 86 66
135 pages

² Il faut dire qu'il eut quelques cuisantes expériences en milieu musulman qui ne lui ont pas laissé d'agréables souvenirs...

³ Dans un incident fâcheux avec des adversaires, "une horde déchaînée" écrit-il, il faillit bien laisser la vie.

⁴ Durant son enfance, la vie était agréable à la maison : "Le samedi soir, c'était le régal des régals, les voisins venaient prendre une tranche d'inkious (gâteau maison) et une tasse de café ou un verre de Namias (le plus célèbre des raki de tout l'Orient, du nom des fabricants)." NDLR Cinq siècles auparavant la famille Nahmias fabriquait déjà des boissons alcoolisées dans les îles Baléares. Belle persévérance dans la réputation !

⁵ Sénor Saporta, Joseph Benjamin, Isaac Cazès, Joseph Zadoc, Albert Yacoël.

⁶ Il cite nommément Buisson, Lavis, Aulard, Petit de Julleville, Brunot Faguet etc. On croit rêver...

⁷ Il raconte ainsi comment le Grand Rabbin et poète Zadoc Kahn se vit refuser l'Académie française : "Le parti des ducs et les cléricaux refusèrent leurs suffrages à un circoncis."

⁸ 2000 - Phénix Éditions
9 rue Beauréillis
75004 Paris
Fax 01 42 72 40 61
258 pages + un cahier de photographies.

Sam Lévy

SALONIQUE À LA FIN DU XIX^E SIÈCLE - MÉMOIRES I

Nous avons exprimé, il y a quelques années (LS 23 de septembre 1997), notre admiration pour le travail de Sam Lévy après la guerre, ces "Cahiers séfardis" parus à Paris de 1947 à 1949 alors qu'il atteignait les 80 ans.

Nous savions, sans plus, que Sam Lévy fut un grand journaliste. Ce livre nous expose son itinéraire. Une première édition en était parue au cours des années soixante dans la revue *Tesoro de los Judios Sefardies*. Rifat Bali et les Éditions ISIS ont trouvé opportun de le rééditer. C'est une bonne idée.

Au gré de sa fantaisie et dans un ordre chronologique approximatif mais plaisant (il "reconstitue" sa date de naissance pour la situer vers 1870) Sam Lévy passe en revue les conditions de vie des juifs dans l'Empire ottoman, lui dont la famille - déjà d'imprimeurs - était arrivée d'Amsterdam deux siècles auparavant. Ultérieurement il cite les grandes familles de juifs saloniciens au début du siècle, que son père et lui ont bien connues.

Avant l'école de l'Alliance il eut pour tuteur spirituel un séminariste de Livourne converti au judaïsme et ouvrier typographe chez son père. Au terme de son éducation de base, il se déclare "libre penseur intégral et raciste endurci"² et passablement antireligieux : son père avait subi le *herem* pour avoir co-fondé le "Club des Intimes" et, sauf deux ou trois amis qu'il nomme, ce fut le vide autour d'eux³... Seul l'appui constant de la famille Allatini leur permit de survivre, dans une imprimerie désertée par la plupart des clients ! Et Sam, écrivant tout cela quelques années avant sa mort, continue de vouer à cette famille une reconnaissance sans limites !⁴

Tout en s'occupant déjà de journaux il s'était assuré un très beau (c'est lui qui l'exprime) salaire à la Cie des Chemins de Fer Orientaux.

Désireux de hausser le niveau de ces journaux et le sien propre, il partit pour Paris (où il retrouva cinq camarades saloniciens, qu'il nomme⁵) et la Sorbonne, le baron Edmond de Rothschild ayant pris en charge tous ses frais d'études.

Ayant acquis une belle culture historique et générale auprès des grands maîtres⁶, c'est tout naturellement qu'après son père il prit la direction du "Journal de Salonique" et en améliora la gestion. Il était parallèlement l'âme de *La Epoca*, journal en *ladino* qui disparut en juin 1911 lors de son départ définitif de Salonique. De Paris durant ses études, dans les dernières années du siècle il continuait d'envoyer ses articles aux deux journaux.⁷ On ne peut qu'être admiratif devant une telle activité efficace...

Ses raccourcis sur l'Affaire Dreyfus sont intéressants, parcellaires, mais très vivants et plutôt secs : [citation de Maurice Barrès] "Je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi Dreyfus a trahi

[...] je le conclus de sa race", il note "Peut-on être plus crétin que cet académicien ?"

[Le jour de la dégradation de Dreyfus], "enfermé dans ma bibliothèque, cachant ma honte, pleurant comme un enfant, je maudis la France, je maudis la chrétienté, je maudis l'humanité." Le 10 novembre 1897 il osa intervenir dans une réunion de Drumont et son secrétaire Guérin, ce dernier hurlant : "Les juifs, il faut les massacrer tous, sans pitié". Il sauta à la tribune et s'écria "Je suis étudiant, étranger et Israélite, commencez !" "Vous êtes Israélite ? Ah, pardon..."

Sacrée carrure, ce Sam Lévy !

Jean Carasso

Lucie Ricoula Molho

L'HÉRITAGE MÉMOIRE RECONSTITUÉE D'UNE FAMILLE SÉPHARADE DE SALONIQUE⁸

A l'intérieur du livre, le sous-titre apparaît différemment: "Mémoire revisitée d'une famille sépharade de Salonique". Lucie Molho a en effet à la fois reconstitué et revisité la vie de son père Samuel Molho, né en 1894 (avec l'incertitude habituelle) en Thrace occidentale, et mort en France en 1972. Elle a effectué un véritable travail de détective, dont le résultat est une alternance de récit chronologique à la troisième personne, du journal de Sam, de lettres écrites ou reçues par lui, des réflexions personnelles de l'auteur pendant ses recherches, et même de fiction quand elle ne parvient pas à boucher les "trous" de la biographie.

L'histoire de Sam Molho est représentative de sa génération : ce n'est pas la première fois que La Lettre Sépharade se fait l'écho de destinées exceptionnelles dues aux turbulences du XX^e siècle, et vécues de façon presque ordinaire par leurs protagonistes.

Esther, la mère de Sam, se retrouve veuve avec sept garçons âgés de 4 à 20 ans. Les deux aînés travaillent déjà, mais quel sera l'avenir des plus jeunes ? Sam est bon élève à l'école de l'Alliance Israélite Universelle de Gumuljina et il aime la nature. Il n'en faut pas plus pour que son maître le recommande pour l'école agricole de Jaffa. On triche un peu sur l'âge, 13 ans valent mieux que 11 pour partir tout seul en Palestine, accompagné ici par un frère, là par un autre, puis un parent, un correspondant de l'Alliance, jusqu'à l'arrivée à Mikveh.

Là, Sam devient pour plusieurs années le n°81. L'école agricole, créée en 1870, est un vert paradis au milieu du désert. Même si le travail y est rude et les conditions précaires, Sam ne semble pas malheureux. Les élèves viennent de tout le bassin méditerranéen, mais aussi de Russie ou de Roumanie. Les escarmouches avec les paysans des villages arabes voisins sont fréquentes. Le directeur de l'école, Monsieur Loupo, est contesté à la fois par les enseignants et les élèves. Bref, c'est un véritable apprentissage

de la vie ! A l'issue du cursus, en 1909, Sam espère obtenir une bourse pour Grignon, l'institut agronomique français. Hélas, il ne fait pas partie des deux élus.

Il rentre chez lui pour repartir presque aussitôt pour l'Égypte, où se trouvent déjà deux de ses frères : depuis la révolution jeune-turque de 1908, les juifs sont censés effectuer leur service militaire : Esther est prête à tout pour que ses fils évitent l'armée.

En 1912, Sam embarque enfin pour la France: il est admis à l'école nationale d'agriculture de Montpellier. Il est heureux, se fait des amis parmi ses condisciples français, et parvient à oublier un peu l'inquiétude née de la situation en Thrace. Bientôt, c'est août 14. Les "agris" sont mobilisés, sauf Sam, sujet ottoman. Il part faire les vendanges. D'abord à Nîmes, puis en Oranie. De retour à Montpellier pour sa troisième année, il apprend que les élèves, peu nombreux, vont être regroupés à Grignon... Le rêve devient réalité.

En 1916, l'ingénieur agricole Samuel Molho part pour la Haute Égypte. Après vingt ans de vie solitaire, à la campagne - tandis qu'une grande partie de sa famille a trouvé refuge et prospérité au Caire -, il se marie avec la jeune sœur d'un ami, de 17 ans plus jeune que lui. L'union n'est pas un succès, et Rosette part pour la France avec sa fille Lucie en 1952.

La vie devient difficile en Égypte pour les non-musulmans. 1956 est l'année de l'exil pour la famille Molho, dont les membres s'éparpillent en France, Suisse, Australie et Brésil.

Sam est le dernier à partir. Il rejoint Lucie à Paris en 1963. Et là, il essaie de rentrer en contact avec ses vieux camarades de Montpellier et de Grignon. Hélas, l'Amicale des Anciens a disparu, il ne retrouve personne. Ses lettres, dont sa fille ignorait l'existence, sont émouvantes. Combien de déracinés ont ainsi cherché à renouer des liens, en pure perte ?

A 70 ans, peu fait pour la retraite, il s'inscrit à la faculté de Jussieu pour reprendre ses études de biologie...

Ce livre est touchant parce qu'authentique, bien écrit, bien documenté, et surtout, il témoigne de la difficulté de retracer ces parcours sur lesquels nos pères ou grands-pères sont restés muets. Comme le note Annie Benveniste dans "Le Bosphore à la Roquette", il lui fut très difficile d'obtenir des témoignages d'avant 1940, comme si une nouvelle ère avait commencé avec la Choah, effaçant le temps d'avant.

Ce livre confirme aussi, s'il en était besoin, l'empreinte que l'AIU a laissée chez ses anciens élèves. Le prestige de la France, des diplômes français, des amis français est resté intact, en dépit des années noires de l'Occupation, dans l'esprit de nos *Sinyor Padres*.

L'auteur nous offre ensuite des nouvelles de la famille Molho : chaque branche a fait souche dans son pays d'adoption. Les arrière petits-neveux de Sam parlent anglais, portugais, français. Le ladino s'est perdu, mais pas L'Héritage, grâce au très beau travail de mémoire de Lucie Molho. □

Brigitte Peskine

Voici un second livre dont la problématique "documentaire et fiction" est très semblable à celle du précédent. Mais au lieu de Salonique, c'est d'Afrique du Nord qu'il est ici question, sur la seconde partie du XIXe siècle.

Mireille Boccara Cacoub

LE FUSIL D'ELIAOU

Les polémiques suscitées récemment par la visite en France du président algérien Abdelaziz Bouteflika offrent l'occasion de commenter ce livre que l'auteur nous avait fait parvenir précédemment. C'est l'histoire de sa famille en Algérie et en Tunisie de 1850 à 1905.

Cette saga familiale sur plusieurs générations nous permet d'aborder de l'intérieur la vie des communautés juives installées dans les pays du Maghreb, dont les us et coutumes diffèrent de ceux acquis par les communautés issues de l'Espagne aux XIVe et XVe siècles réinstallées dans l'Empire ottoman balkanique. Dans "Identité juive, identité humaine", Raphaël Draï nous rappelle que les premiers commerçants juifs sont arrivés en Algérie à l'époque du roi Salomon, bien des siècles avant la conquête islamique. Communauté qui accueillera les juifs fuyant la Péninsule ibérique dès la fin du XIVe siècle à la suite des massacres de 1391, puis ultérieurement.

C'est ce que nous conte Mireille Cacoub par la voix de son arrière grand-père Eliaou dont le patronyme indique que ses ancêtres venaient de Boukhara.¹ Au XVIe siècle on retrouve les Boccara à Livourne. À la fin du XVIIe, ils s'installent à Tunis et poursuivent leurs activités de commerçants et d'intermédiaires entre les populations barbaresques et chrétiennes. Le père d'Eliaou, Juda, donc arrière-arrière-grand-père de Mireille naquit et se maria à Tunis avant de s'installer à Constantine à la suite d'inondations destructrices à Tunis. Eliaou perpétue la tradition d'aventuriers et marchands mais aussi d'agents de liaison entre les peuples. Marchand caravanier assurant la liaison entre Constantine, Alger et les villages du Sud, entre Constantine et Tunis, il anoblit en quelque sorte sa fonction en devenant guérisseur du trachome, maladie endémique des yeux dans cette région, puis grâce à cette fonction, servant de médiateur entre le gouvernement français et les populations lors de la pacification des territoires du Sud, dans la période de 1854 à 1870.

Mireille, en quête de ses racines familiales, va recueillir et retranscrire tout ce qu'elle a pu glaner auprès de la nombreuse descendance de ses arrière-grands-parents : 8 enfants et 31 petits enfants, pour retracer la vie aventureuse d'Eliaou et Rebecca au temps de la colonisation de l'Algérie.

Cette histoire - comme toute histoire où la mémoire organise le puzzle des faits et documents pour la rendre sensible au lecteur - est à la fois documentaire et fiction. Mireille laisse

¹ Notre spécialiste Lionel Lévy, qui dans ses livres a beaucoup étudié les relations entre Livourne et la Tunisie, les migrations, les familles, n'est pas convaincu par cette "apparence" d'origine : il penche plutôt pour le portugais Bocarro ou Bocarra venant de l'hispano-arabe Aboucara ou Aboucaro, nom de lieu. A noter que le nom de Caro est répandu à Tolède au XVe siècle. Le "trajet" sémantique serait le même pour l'hispano-arabe très fréquent Abudarham donnant en portugais Budarao ou Budara.

Au recensement de Livourne en 1841 on dénombre cinq familles du nom de Boccara, trois d'origine livournaise et deux venant de Tunis.

1999 Lionel Lévy "La Nation juive portugaise : Livourne, Amsterdam, Tunis 1591-1951" L'Harmattan. 426 pages, excellente bibliographie thématique.

jouer son imagination pour traduire le quotidien de ce couple, l'expression de ses sentiments, leurs répliques lors de leurs rencontres, de leurs voyages dans le désert, lors de la naissance du premier enfant... C'est ainsi que nous, lecteurs étrangers à cette famille, et pour certains, étrangers à ce pays, nous voyons se reconstituer une époque révolue, une société traditionnelle axée sur l'agriculture et le commerce. Commerce dans le souk, et la caravane dont la seule évocation nous fait respirer tous les parfums d'Orient. Les caravanes joignaient villes du Nord et villages du Sud, reliaient les villes de la côte sans souci des frontières. Voyages de plusieurs mois au travers du désert magnifique et dangereux. Rencontres avec la nature, mais aussi avec les tribus nomades, avec les villages reculés des oasis qu'en 1850 les *roumis*, (les chrétiens) n'avaient pas encore atteints comme ceux des Ibadites et des Mozabites - habitant le Mzab. Au fil des six voyages entrepris par Eliaou nous comprenons mieux cette aire géographique habitée par des communautés différentes, des tribus différentes, au sein d'une même religion, toute cette mosaïque de populations qui parviennent à convivre, à parler la même langue, à porter les mêmes vêtements. Nous voyons comment cet équilibre, parfois difficile, mais réel, obtenu à l'époque de l'Empire ottoman va se défaire totalement au moment de l'arrivée des Européens et de la colonisation française. Cet Occident qui impose ses valeurs sans tenir compte de la civilisation de ceux qu'il veut coloniser ! Les lignes concernant la disparition des circuits caravaniers en Algérie à la suite de la prohibition de l'esclavage imposée trop brutalement, même si en soi la mesure est juste, sont révélatrices.

Au fil des aventures d'Eliaou vivent sous nos yeux les différentes communautés juives réparties sur le territoire algérien, reliées par leur religion, la connaissance des textes hébreux, l'application des mêmes rituels, l'adhésion à une même éthique, mais si différentes dans leur quotidien ! Juifs du Nord, juifs du Sud, de Tunis ou de Constantine, ces derniers se faisant traiter de *roumis* par ceux de Tunis parce qu'ils parlent un arabe différent, mais qu'ils parlent aussi français et se promènent avec un chien. Différences qui vont aller s'accroissant lorsque le décret Crémieux accorde la nationalité française aux juifs d'Algérie. L'évolution de ces différentes communautés est liée à la colonisation de l'Algérie durant cette période complexe de l'histoire de France vacillant entre l'Empire et la République.

Au travers des pages apparaissent la joie, l'hésitation et la crainte de perdre son identité juive que suscite l'acquisition de la nationalité française. En acquérant ce statut, la rupture avec la communauté musulmane va s'affirmer car la rancœur de celle-ci à l'encontre de l'occupant français augmente devant cette différence de traitement. Peu à peu s'est tissé en faisceaux convergents ce qui a conduit la France et l'Algérie à la guerre. La vie des Boccara se déroule non seulement au moment des faits

politiques majeurs mais également à l'aube de l'économie moderne, et par voie de conséquence, de la vie citadine. Nous y voyons Eliaou marchand caravanier en habits traditionnels achetant et vendant toutes sortes de marchandises puis, sentant venir la fin de ce commerce, troquant sa djellaba et son turban pour un costume européen, se lançant dans la gestion immobilière et, avec ses fils, dans le commerce des tapis et antiquités dont les Européens sont si friands ! La modernité, c'est aussi le désir et les efforts des parents pour assurer à leurs enfants une éducation et une instruction supérieures à la leur, les voir s'élever dans la hiérarchie sociale en devenant médecin ou notaire au sein de cette culture française et admirée. Mais nous sentons aussi la difficulté d'être reconnus dans cette double identité de Français et de juif, la montée lente et insidieuse de l'antisémitisme manifesté par ces Français de France et qui éclate avec l'Affaire Dreyfus.

L'histoire de la famille Boccara est celle que chacun d'entre nous voudrait pouvoir raconter à ses enfants et petits-enfants tant elle est aventureuse, avant-gardiste. Rebecca, jeune femme élevée dans la tradition de la femme orientale soumise, suit Eliaou sur les pistes, apprend à tirer au pistolet et à la carabine, voyage dans le désert avec ses enfants, se veut la seule maîtresse de son époux, évinçant comme une tigresse toute concubine; femme de caractère faisant partie de cette minorité qui, sous tous les cieux et toutes les époques ont su s'imposer.

Mais quel enfant issu d'une famille juive, même s'il n'a pas eu une grand-mère aventurière parcourant le désert à dos de chameau, ne se reconnaîtrait pas dans ces fêtes familiales, naissances, circoncisions, *bar mitzvoth*, mariages, avec les oncles et les tantes, les cousins et cousines, les querelles de famille, les histoires de dot et de bons partis, de mariages mixtes ?

Un livre qui se lit au trot du cheval d'Eliaou et nous entraîne dans une histoire d'amour plus vraie que nature. C'est d'ailleurs ce qui m'a gênée, ce côté roman d'amour un peu trop fleur bleue, peut-être à cause d'une écriture pas suffisamment incisive. J'aurais aimé aussi une carte claire de l'Algérie pour suivre plus commodément le trajet des caravanes, la localisation de tous les noms de lieux cités, un appendice plus fourni, plus explicatif de la toile de fond politique de cette fresque familiale. Mireille Boccara Cacoub n'a certes pas voulu faire œuvre d'historienne, mais pourtant c'est l'insertion d'une famille repérable au sein de cette communauté juive du Maghreb qui a le plus retenu mon intérêt.

***El meoyo del savyo se vazya,
i el del bovo no se intche***¹

*
¹ Puisé dans le cahier que Marguerite Zvi de Tel-Aviv (née à Salonique en 1916) nous a offert, de proverbes toute sa vie recueillis par ses soins.



Jacqueline Baran-Mitrani

Maria Pia Balboni

VENTURA, DAL GHETTO DEL FINALE ALLA CORTE DI LAHORE¹

Il n'y a pas de micro-histoire. Cette étude le démontre dont l'objet, pour l'historienne, est la curieuse destinée d'un enfant du pays, fils d'un notable juif du petit bourg de Finale, à quelques kilomètres de Modène. L'époque se prête à de telles aventures. Le modèle napoléonien, après Waterloo, fait rêver de nombreux Fabrice del Dongo. Il arrive qu'ils soient juifs, comme ce Rubino (dit Cesare), né en 1795 de Gamaliel (dit Gabriele) Ventura, patronyme sépharade qui cache bien son origine : Ben Torah ou "enfant de la loi". Ces Ben Torah, expulsés de Provence au XIV^e siècle pourraient bien, vu leurs attaches vénitiennes, être passés par l'Espagne, comme tant de Sarfati, de Franco, Francès, Narboni ou Provensal.

La petite histoire s'intègre dans la grande. Modène, vrai modèle du Parme de Stendhal, resta fidèle au souvenir de Napoléon et de son royaume d'Italie, les juifs plus que tous autres qui perdaient avec lui non seulement leur patrie italienne, mais leur émancipation. On disputait dans les congrégations, nous dit Maria-Pia Balboni, si le Corse n'était pas le Messie. N'oublions pas ce passé quand nous entendons faire, entre la France impériale et l'Allemagne hitlérienne, d'inconvenants rapprochements que seule l'inculture excuserait. Qu'on nous permette d'ajouter ceci à l'analyse de Maria-Pia Balboni : la haine de la Révolution, de l'Empire et de la France fut, en Europe, le propre d'une réaction dont les héritiers continueraient, jusque dans *Mein Kampf*, d'associer ceux qui en avaient été avant tous autres les bénéficiaires : les juifs.

Ce jeune homme qui, à dix-huit ans, est admis dans le régiment des dragons de la Reine, commandé par le colonel Narboni (pourquoi l'auteure ne souligne-t-elle pas qu'il s'agit aussi d'un juif et d'un Sépharade de vieille origine provençale ?), choisira en 1814 le retour au foyer plutôt que le service de l'Autriche. Confronté à l'humiliation de tous les demi-soldes, ce sera pour lui une humiliation aggravée : à la même époque, comme à Rome, on reconstruit les murs du ghetto. Les Juifs ont un délai d'un an pour s'y installer ; on leur interdit de fréquenter les écoles publiques et d'en ouvrir de privées. Ce jeune homme fier est à la merci de toute provocation. Qu'un garde, jugeant son regard insolent, le traite d'*ebreo*, *porco*, *carogna*, et la gifle claque en retour sur la joue de l'insulteur. Celui-ci revient armé. Rubino est blessé, arrêté, libéré mais assigné à résidence. Seul le rêve permet de fuir la réalité prosaïque et contraignante. Ce besoin de rêve donnera alors à la France, frustrée d'épopées, ses plus grands poètes. Mais cela ne suffisait pas aux hommes d'action.

Rappelons-nous : Napoléon avait déjà rêvé d'une carrière orientale avant que l'actualité lui en offrît une française où la réalité dépasserait la fiction.

Maria-Pia Balboni a suivi ce rêve éveillé avec toute la patience et la rigueur d'une historienne. Rien de ce que les lettres, documents recensés dans le monde, ont pu conserver n'a été par elle négligé. Elle a renoncé, peut-être à regret, à nous présenter une histoire romancée, un nouveau comte de Monte-Cristo. Mais faute de roman, du moins nous laisse-t-elle le romanesque. Suivant ce jeune officier en Perse, puis dans le Pendjab, nous découvrons un homme savant et habile, possédant plusieurs langues européennes et asiatiques, dont le persan et l'hindoustani ; un administrateur avisé, ayant fait profit de l'expérience napoléonienne ; un archéologue dans l'esprit – sinon le génie – de Champollion, dont les découvertes enrichissaient les musées de France et d'Angleterre ; enfin un général sage et courageux, s'imposant à la cour des maharajas, devenant gouverneur, méritant même l'admiration des Anglais peu enclins à souffrir une présence française dans leur domaine réservé. Elle nous le rend vivant par ses amitiés. Celle qui le lie tout d'abord à Jean-François Allard, Tropicain dont la mort prématurée l'affectera beaucoup, et en souvenir duquel, par fidélité, il fera don à la cathédrale de Saint-Tropez d'une croix et de six magnifiques candélabres d'argent, outre une rente à l'hôpital. Celle qui l'unira au Napolitain Paolo Avitabile, compagnon d'armes de l'Italie napoléonienne. Nous verrons que, si le cours de son existence porta ce juif agnostique à taire son identité profonde dans cette carrière où il était d'abord vu comme soldat français, il resta fidèle à son origine, faisant bénéficier la ville de Modène de généreuses dotations à la suite de graves inondations. Notons que les fonds à cette fin furent acheminés par le banquier A. Sanguinetti de Modène, dont l'auteure ne note pas, tant la chose lui est évidente, qu'il s'agit d'une famille juive connue d'Italie.

C'est en France, à la faveur de la Monarchie de Juillet, puis de la République de 1848, que cet Italien du Nord devait se retirer, fortune faite, quand les vicissitudes successorales du Lahore l'eurent conduit à prendre du champ. On retrouve dans la fin de sa vie un parfum de marranisme, avec l'accession à la noblesse de sa fille Victorine, née de son mariage en Inde avec une franco-arménienne. Victorine épousait en effet le marquis Eugène Gillion de Trazégnies d'Ittre, d'ancienne noblesse belge, ex-prétendant éconduit d'Eugénie de Montijo. La sœur d'Eugène, ce gendre, avait épousé le Maréchal Le Roy de Saint-Arnaud, ministre de la guerre. Si l'on ajoute, hors légalité, que l'Empereur était l'amant de la comtesse Mercy-Argentauf, autre cousine des Trazégnies, on constatera que la fille du jeune juif de Modène, ne manquait point de relations mondaines et puissantes. Il est vrai que la carrière de Rubino avait permis à sa fille de redorer le blason des Trazégnies², notamment par l'achat d'un château à Léognan. □

Lionel Lévy

¹ En italien, 1993 "Ventura, du ghetto de Finale à la cour de Lahore." Aedes Muratoriana, Modène 209 pages

² En une expression imagée, Maria-Pia Balboni nous dit qu'à cette époque, *il marchese non aveva il becco di un quattrino* : "le marquis n'avait pas le bec d'un liard". Nous dirions en français moderne qu'il n'en avait pas "la queue d'un".

LL

Les deux livres qui suivent traitent tous deux de l'installation des Juifs (souvent) sépharades aux Amériques, le premier aux seuls États-Unis, le second de façon plus générale. L'actualité éditoriale les rapproche et ils se complètent parfaitement.

Harry A. Ezratty

THEY LED THE WAY : THE CREATORS OF JEWISH AMERICA¹

¹ En anglais . 1999
"Ils montrèrent la voie.
Les créateurs
de l'Amérique juive"
Omni arts, inc.,
publishers.
2 West Read St.
Baltimore MD 21201
USA
204 pages illustrées
de quelques portraits
des personnages décrits.

Harry A. Ezratty a déjà publié 500 years in the Jewish Caribbean dont on a pu lire un compte rendu dans La Lettre Sépharade n° 26 de juin 1998. Il nous brosse ici le portrait d'une douzaine de Juifs émérites qui ont tracé la voie du judaïsme aux États-Unis du XVIe au XIXe siècle.

On sait que les premiers juifs arrivèrent à bord d'une frégate française, pendant l'été 1654. Ils étaient 23 et fuyaient Recife, au Brésil, que les Portugais venaient de reprendre aux Hollandais. Ils débarquèrent à New Amsterdam, future New York. Comme beaucoup de juifs espagnols et portugais, ils s'étaient réfugiés aux Pays-Bas et dans ses colonies pour échapper à l'Inquisition.

Parmi les 23, un seul n'était pas Sépharade, Asser Levy Van Swillem (1620 ? - 1660 ?), d'origine polonaise. C'est son nom qui est resté, car il fut le premier propriétaire juif à New Amsterdam malgré l'opposition du Gouverneur Peter Stuyvesant, qui ne voulait pas d'israélite sur son territoire.

L'auteur mentionne ensuite les Argonautes juifs de Newport : Sépharades venus des Antilles et de la Barbade, ils méritèrent entre 1650 et 1750 leur réputation d'aventuriers, et bravèrent l'intolérance farouche des colonies de Nouvelle Angleterre, qui ne détestaient pas que les juifs, mais aussi les Quakers, les catholiques et les athées.

Après New York et Rhode Island, l'auteur nous emmène à Savannah, en Géorgie où, en 1731 débarquèrent 41 juifs sépharades venus de Londres. Ils étaient tous d'origine espagnole, portugaise ou italienne, à l'exception d'un Allemand. Son fils, Mordecai Sheftall (1735 - 1797), devait devenir une figure dominante de la communauté juive de l'état de Géorgie : héros militaire, marchand, leader religieux et franc-maçon, il défendit âprement la Géorgie contre les Anglais.

Uriah Phillips Levy (1792 - 1862) était, quand débuta la guerre civile, l'officier américain de plus haut rang de l'US Navy... Toute sa vie, cet homme passionné défendit la place des juifs dans l'armée. Né à Philadelphie, Sépharade par sa mère, il était le petit-fils de Jonas Phillips, héros de la Guerre d'Indépendance. Il fut un membre actif de la communauté juive de rite espagnol et portugais.

Charleston, en Caroline du Sud, abritait, au début du XVIIIe siècle, la plus importante colonie juive d'Amérique du Nord, étroitement liée

aux familles antillaises arrivés d'Espagne et du Portugal, via Amsterdam, au siècle précédent. L'un de ses habitants, Salomon Nuñez Carvalho (1815 - 1897) peintre, photographe, explorateur, inventeur, participa notamment - avec le Colonel Fremont - à la première traversée des Montagnes Rocheuses.

Cousin de Uriah Phillips Levy, et natif comme lui de Philadelphie, Mordecai Manuel Noah (1785 - 1851) fut journaliste, auteur dramatique et diplomate (en Tunisie), mais c'est en tant qu'homme politique qu'il se fit le mieux connaître. Il fut aussi un sioniste avant l'heure. Il acheta un terrain près de Buffalo, qu'il appela Ararat, mais ce n'était apparemment ni le lieu ni l'époque pour concrétiser un tel rêve...

Rebecca Gratz (1771 - 1859) se consacra à l'éducation des enfants juifs. Elle fut la première à préconiser l'anglais au lieu de l'allemand ou de l'espagnol comme langue principale. Sarah Solis, épouse de Salomon Nuñez Carvalho fut sa plus fidèle disciple.

Judah Touro (1780 - 1854), fils d'un *hazan* sépharade de Newport, fut un grand philanthrope. Élevé à Boston par son oncle Moses Hayes, il s'installa à la Nouvelle Orléans, alors propriété de la France. On le décrit comme un homme dur, plein de contradictions, qui ne retourna qu'à la fin de sa vie à ses origines juives.

Isaac Leeser (1806 - 1868) fut un véritable missionnaire du judaïsme américain. Élevé dans l'orthodoxie allemande, c'est dans la communauté sépharade américaine qu'il s'épanouit. Se voulant aussi juif qu'Américain, il créa le journal *The Occident* afin de réunir autour d'une même langue (l'anglais) ses coreligionnaires dispersés - ça me rappelle La Lettre Sépharade ! -. Ce fut Leeser, dit-on, qui rapprocha Judah Touro de sa religion. Hélas, sa mémoire est aujourd'hui un peu entachée par le soutien qu'il apporta aux valeurs sudistes.

On peut préciser à ce sujet que si les "premiers juifs américains" furent majoritairement abolitionnistes, les importantes communautés de Caroline du Sud, de Géorgie et de Louisiane connurent des débats passionnés. Après la défaite du Sud, l'exacerbation des valeurs racistes et antisémites remplit d'amertume bon nombre de leaders juifs...

Fille d'un rabbin polonais, Ernestine L. Rose (1810 - 1892) a gardé le nom de son ex-mari, un Anglais athée et socialiste. Elle fut une féministe engagée et l'une des premières suffragettes.

Judah P. Benjamin (1811 - 1884), sénateur de Louisiane, fut le premier juif à occuper un poste politique de cette importance. Avocat de grand talent, il devint conseiller du Président Jefferson et l'un des politiciens Sudistes les plus importants de la guerre civile. Marié à une créole catholique de la Nouvelle-Orléans, sa vie fut menacée par les Nordistes après l'assassinat de Lincoln. Judah Benjamin partit pour l'Angleterre où, à 54 ans, il commença une nouvelle carrière comme avocat, soutenu par un autre Sépharade bien connu, mais converti, Benjamin Disraéli.

Il ressort de cette énumération que ceux qui ont "montré la voie" étaient Sépharades à une écrasante majorité. Les grandes vagues d'immigration achkénaze ne commencèrent qu'à la fin du XIXe siècle. Je suis agréablement frappée par le peu d'antagonisme qui semblait exister alors entre les deux communautés : ces hommes et ces femmes étaient des pionniers, qu'ils viennent de Pologne ou des Antilles néerlandaises. On aurait aimé que cet esprit ait prévalu dans les décennies suivantes.

C'est un livre nécessaire que nous livre aujourd'hui Harry Ezratty, un ouvrage de référence, qui aurait gagné à être accompagné d'un index historique, car tout le monde ne maîtrise pas les dates et événements de la guerre civile américaine ! □

Brigitte Peskine

Mario Eduardo Cohen

AMÉRICA COLONIAL JUDÍA ¹

L'auteur a écrit son livre, après bien des années de travail, avec un objectif clair : exposer que les juifs n'ont pas été des visiteurs ou spectateurs de la situation coloniale durant les siècles qui ont suivi la découverte du continent sud-américain, mais qu'ils en furent des acteurs à part entière, des acteurs essentiels. ²

Ils en furent aussi des acteurs à leur corps défendant puisque fréquemment en bute, là-bas aussi, à l'Inquisition qui s'installe, redoutable, en 1570 à Lima, en 1571 à Mexico et en 1610 seulement à Cartagena de Indias (actuelle Colombie). Il ne faut pas croire pour autant que précédemment la vie était facile pour qui voulait revenir au judaïsme, car l'Inquisition exerçait déjà son pouvoir depuis l'Espagne et le Portugal, avait ses réseaux d'espionnage, faisait arrêter et ramener, juger et emprisonner en Péninsule ibérique les personnes qu'elle soupçonnait de crypto-judaïsme et dont elle arrivait à s'emparer.

Mario Eduardo Cohen a voulu écrire le premier grand livre de synthèse sur le sujet ; il ne manque pas de citer quelques précurseurs que d'ailleurs on retrouve dans son abondante bibliographie. Il mène son travail avec beaucoup de méthode et de clarté, cadrant bien son sujet, rappelant la situation, les faits importants en Péninsule depuis le milieu du XIVe siècle jusqu'à 1497, année à partir de laquelle il n'est plus - officiellement - de juifs.

La seconde partie, - XVIe et XVIIe siècles - traite de l'installation de crypto-juifs et de la forte empreinte de l'Inquisition sur tout le contexte. L'auteur nous en décrit les ravages, et expose des chiffres. Il rappelle que, si l'Inquisition espagnole sévissait depuis ses tribunaux sur place, la portugaise rapatriait ses proies et les faisait juger à Coïmbra, Lisbonne et Evora, sauf durant la domination de l'Espagne sur le Portugal (1580-1640) où les plus fréquemment condamnés, au Brésil, étaient justement des Portugais.

Même si le nombre des condamnés exécutés sur le bûcher ne dépassa pas 775 personnes durant toute la durée de l'Inquisition en Amérique, le nombre de procès fut considérable, et cela fut suffisant pour détruire toute velléité de reconstitution de communautés, avec enseignement etc.. Et là, le mal fut très grand ! L'Amérique perdit beaucoup, en culture générale, en études proprement judaïques, en médecine etc...

L'auteur nous narre, comme exemples, la destinée de quelques martyrs, dont trois femmes héroïques (Doña Mencía de Luna brûlée vive en septembre 1648 par exemple), l'hystérie des spectateurs d'*auto da fe*, y compris chez les indigènes... lesquels pourtant...

Si la grande prospérité sucrière (premiers plans importés de Madère par des crypto-juifs en 1549) du Brésil atteignit son apogée dans la période espagnole (1580-1640), le phénomène n'échappa point aux Hollandais - accueillants aux juifs - voire aux Anglais, d'où un certain nombre de guerres locales et le début de la traite des Noirs d'Afrique sur une grande échelle car la culture de la canne et son traitement ultérieur demandent une abondante main d'œuvre.³ À tous les stades les crypto-juifs, puis juifs, jouèrent un rôle important dans la fabrication et la circulation du sucre de par le monde, sur place et en liaison avec Amsterdam.

Au XVIIIe siècle, la création des communautés et des synagogues nous sont plus familières grâce aux livres d'Arbell et d'Ezratty précédemment commentés.

Mario-Eduardo Cohen a gagné son pari : son livre est exhaustif, sérieux et attrayant à la fois, l'iconographie et la présentation en sont de grande qualité.⁴ L'analyse fine et bien menée des motifs et du mode de fonctionnement de l'Inquisition constituent pour nous un point fort de son travail. □

Jean Carasso

À Curaçao, la plus ancienne synagogue d'Amérique (1732) toujours en activité. Photo de M.E.Cohen



¹ En espagnol 2000 CIDICSEF Avenida Las Heras 1646 Buenos-Aires 1018, Argentine Fax 54 11 48 16 69 85 correo@cidicsef.org.ar 202 pages, belle bibliographie, claire chronologie.

² Ce point de vue n'est pas si nouveau pour nous, grâce aux livres de Mordechai Arbell que nous avons commentés dans des éditions précédentes, mettant déjà en valeur l'importante proportion de (crypto)-juifs dans les nouvelles implantations sud-américaines, parfois jusqu'à la moitié de la population blanche !

³ A noter que la relative humanité des propriétaires crypto-juifs d'esclaves (jours de repos, vie de famille facilitée, affranchissement possible...) leur valait l'animosité d'autres propriétaires !

⁴ Quel dommage tout de même, que pour un si beau livre, l'éditeur ait mal choisi les caractères typographiques, trop minces et si peu lisibles !

¹ 2000 Éditions Romillat
17 rue Pascal
75005 Paris
255 pages.

² *Gli ebrei a Rodi*
"Les juifs à Rhodes"
3e édition : 1996 Angelo
Guerini
Via Verona 9
IT 20135 Milan
595 pages.

³ Le chêne de Rhodes
1998
Paris-Méditerranée
12 rue du Renard
75004 Paris.
Fax 01 40 29 04 90.
292 pages.

⁴ Voir aussi
d'Isaac Jack Lévy,
paru en 1989 :
*Jewish Rhodes :
a lost culture.*
"La Rhodes juive, une
culture disparue"
Judah Magnes Museum
2911 Russel Street
Berkeley CA 94705
USA.
96 pages. Bibliographie.

⁵ Disponible
chez l'auteur :
115 avenue Alex. Fleming
69300 Cuire & Caluire
Fax 04 72 27 07 84.

Moïse Rahmani

RHODES UN PAN DE NOTRE MÉMOIRE¹

Ne nous étonnons pas et félicitons-nous au contraire : un autre livre sur Rhodes. Sera-t-on jamais trop pour entretenir la mémoire d'un peuple massacré ? Nous avons commenté l'ouvrage savant et émouvant d'Esther Fintz Menascé,² puis l'attachante saga de Vittorio Alhadeff.³ Ces deux auteurs, Rhodiens (*Rodeslis* écrit Rahmani) de la dernière génération, obéissant à la même piété, avaient fait, l'une œuvre essentiellement scientifique, l'autre de mémoire familiale.⁴

Moïse Rahmani, d'ascendance rhodiotte par sa grand-mère paternelle, lui-même grandi au Congo belge dans un groupe d'émigrés *rodeslis* ayant entretenu leur culture, veut mêler histoire, ethnographie et souvenirs, d'où ce ton familier faisant du lecteur un confident. La fidélité de ce *Rodesli* de l'extérieur s'exprime par ses actions. Il est depuis dix ans fondateur et animateur de la revue *Los Muestras*. Son livre s'enrichit d'un court article sur le judéo-espagnol de Rhodes (p.81). De précieux échantillons du folklore local, souvent très savoureux, nous sont fournis par l'auteur de façon très didactique, sur les superstitions, les contes, les proverbes, les structures sociales, notamment l'importance du facteur religieux. Sélectionnons parmi tant de proverbes et de sagesse populaire :

- *Esbuegra y elmuera en una casa,
come dis gatos en un saco.*
- *El arbol se conoce a su fruto, no a su raíz.*
- *De dicir fuego no si kema la boca.*
- *Onde ay alma ay esperansa.*
- *Quen engane el prove rova al Dio.*
- *Arova pitas y beza mezouzoth.*
- *Ovras son amor.*
- *El que tien amigos es rico.*
- *El escarso bive prove para morir rico.*

Mais le caractère à la fois vivant et tragique de l'ouvrage, en un mot sa grandeur, est redevable au choix des témoignages des rares rescapés du génocide dont la force digne s'unit au réalisme presque tranquille de l'exposé, faisant fi de toute préoccupation littéraire, de toute plainte, de toute éloquence. C'est sans doute ce même rejet de la littérature qui a fait de Primo Levi le plus grand écrivain de la Shoah.

Sans revenir sur des pages d'histoire que nous avons déjà évoquées à l'occasion d'autres recensions, notons le regard nuancé de Moïse Rahmani sur le fascisme italien première manière. C'est sous l'administration fasciste que fut fondé en 1928 un Collège Rabbiniq ue destiné à former des ministres du culte, mais dont l'objectif était surtout de diffuser la culture italienne. Une photographie pittoresque, mais parlante, en représente la salle de lecture, surmon-

tée des deux portraits royaux, dominés par celui, bien plus grand, du Duce. Ce séminaire joua un rôle important pour la formation de rabbins à travers tout le Moyen-Orient. Notons qu'après l'alignement de Mussolini sur les lois raciales allemandes, les comportements individuels d'Italiens, surtout d'officiers, continuèrent d'être favorables aux Juifs. Rahmani nous apprend, ce que nous ignorions, que beaucoup de militaires italiens furent exterminés par les Allemands à Rhodes à cause de leur comportement humain à l'égard des Juifs. 12 000 soldats italiens sur 30 000 y furent massacrés. D'autres moururent dans les camps. Rahmani cite l'un des survivants, Francesco Marchiselli, qui se bat aujourd'hui pour que ne se perde pas leur mémoire. Aidons-le dans ce pieux devoir.

L'une des découvertes que nous permet ce livre est l'intéressante communauté *rodeslia* - Rahmani n'aime pas "rhodiotte" - du Congo belge, avec son épanouissement, sa fidélité puis les vicissitudes, encore, de la guerre civile.

Mais quelle parenté des noms a-t-elle poussé ce noyau de *Rodeslis* à choisir pour refuge la Rhodésie britannique (du nom de Cecil Rhodes) et l'Afrique du Sud, avant que les facilités linguistiques lui fissent préférer le Congo ? □

Lionel Lévy

Viviane Scemama Lesselbaum

LE PASSAGE, DE LA HARA AU BELVÉDÈRE, HISTOIRE D'UNE ÉMANCIPATION⁵

L'auteure a édité en 1999 ce livre très attachant à la fois pour la nostalgie qu'il offre à nos amis juifs tunisiens mais aussi pour toutes les informations qu'il apporte aux lecteurs de *La Lettre Sépharade* qui se passionnent pour l'analyse historique et sociologique des communautés du bassin méditerranéen.

A travers ce récit autobiographique, écrit à partir du retour en terre de France en 1959, Viviane Scemama Lesselbaum essaie de retrouver pour notre plaisir et le sien le fil d'une enfance et d'une adolescence heureuses en terre d'islam mais sous le protectorat français.

Elle en profite pour nous dresser une histoire des juifs de Tunisie entre 1930 et 1960.

Il faut dire qu'un esprit critique toujours en éveil, un père libraire et dépositaire des journaux de métropole où vient s'approvisionner toute l'intelligentsia du pays, d'Albert Memmi à Guy Sitbon et les recherches qu'elle mène et poursuit avec ténacité, lui permettent de nous guider dans cette description colorée et presque odorante... des rites, coutumes et usages des juifs de Tunisie dans leurs divers quartiers de Tunis, de la Hara au Belvédère ou encore sur l'île

de Djerba.

Elle nous fait pénétrer dans la vie des deux communautés, celle des juifs livournais descendants des expulsés d'Espagne, les *granás* et celle des juifs autochtones. Ensemble ils ont vécu des centaines d'années avec les avantages et les inconvénients que l'on connaît bien.

Parmi les événements marquants je retiendrai la vie et la mort d'Habiba Messika, célèbre chanteuse de l'époque, assassinée dans sa villa par un amoureux transi. D'une grande beauté, généreuse envers tous, elle interprétait en arabe aussi bien des chansons que les rôles du répertoire de Rostand ou de Shakespeare. Elle était la vedette de la vie artistique judéo-arabe de Tunis. L'abondance des détails sur sa vie mouvementée impressionnent au plus haut point l'auteure qui finira peut être par écrire sa bio-

graphie...

L'autre événement aussi marquant c'est la mort de 28 enfants juifs de Tunisie dans un avion à côté d'Oslo. Ils étaient partis se refaire une santé avant d'émigrer en Israël avec leurs familles. Un seul, Isaac Attal en réchappera par miracle car il était au lavabo à l'avant de l'avion au moment de l'accident. Leur enterrement sera pour Tunis un véritable choc moral...

A la fin de ce livre l'auteure pose la question qui ne cesse de nous hanter tous :

“Avons nous été de simples figurants pendant près de 2000 ans sur cette terre hospitalière, pour l'avoir quittée aussi brutalement ? Avons nous replanté nos racines sur d'autres terres et ont-elles fait souche ? La Tunisie d'aujourd'hui réclame ses enfants, et ce sont les petits enfants qui se présentent.” □

Charles Leselbaum

Simon Lubicz

Une belle figure vient de nous quitter

Nous avons évoqué, dans les numéros 13,14 et 15 de La Lettre Sépharade, la belle figure du docteur Simon Lubicz qui, lui-même interné dans un camp satellite d'Auschwitz - Buna - en fut l'un des médecins au Revier.¹

Non seulement il se dépensa pour soigner avec les ridiculement faibles moyens dont il disposait les détenus épuisés qui venaient vers lui, mais au péril de sa propre existence (des médecins internés ont été pendus à Auschwitz pour ce même motif,² pour l'exemple, devant tous les détenus rassemblés) à diverses reprises réussit à soustraire à la périodique "commission médicale" allemande les dirigeant vers la chambre à gaz, des détenus qu'il souhaitait à tout prix voir survivre pour témoigner.

Effectivement il en sauva ainsi un certain nombre - modestement il ne s'en souvenait plus très bien - ...dont nous avons retrouvé trois survivants, l'un en Russie, l'autre en France, le troisième en Israël. Nous avons pu

organiser, durant l'hiver 1994/1995 une rencontre à Paris entre ces hommes (le premier n'a pas pu venir de Russie) et Simon Lubicz.

Inutile d'exprimer combien l'émotion fut intense...

Au terme d'une vie très diversifiée et bien remplie, Simon Lubicz, natif de Grodno, avait conservé le regard clair et l'innocence d'un enfant étonné.

Il est mort à 88 ans comme un saint homme qu'il était, quasiment sans souffrir.

Ce nous est une grande satisfaction que de l'avoir honoré et aimé de son vivant.

Nous lui rendons hommage et y associons sa veuve, la chère Esther, dont l'itinéraire au cours de la Shoah fut plus terrifiant encore que celui de Simon.

Nous transmettons à Esther nos condoléances les plus sincères et affectueuses.

Zvi Michaéli et Jean Carasso



¹ Infirmerie

² Avoir dissimulé des décès pour augmenter les rations servies à d'autres malades.

Réactions

**Réaction
du Salonicien
Zvi Michaéli,
vivant en Israël,
à notre article dans
le numéro précédent
citant un extrait du
livre de David Bunis
sur les journaux
humoristiques juifs
à Salonique avant
la Seconde Guerre.**

Muy buen amigos de La Lettre Sépharade

*Vengo de resivir el numero 34 de l'interesante
Lettre Sépharade de junio 2000.*

*Meldando este djornal, me sinti ensupito mas djo-
ven d'almeno 70 anyos...*

*Me akodri kon mauntcha nostalgija i emosyon de
las inolvidavles notchadas de Shabat en kaza miya en
Selanik, kuando toda la famiya se topava reunida al
dederod de una meza yena de las mijores komidas ke
saviya gizar mi povereta madre (en ganeden este)
para resivir el "Shabat Hamalka".*

*Despues del tradisyonal kiddoush i los uevos
haminados (ke non eran buyidos kon agua, ma yeva-
dos al forno untados de un poko d'azeyte para ke non
se rompa la kashka, en una bolsa de papel yena de
kashkas de sevoya. El fornero metiya la bolsa muy
londje de la flama para ke los uevos se kuzieran ava-
gar avagar). Despues veniya el torno del peche frito
kon limon, al meno tikires korolados, i el savrozo plato
de Shabat ke solo saviyan preparar (sekreto profesyo-
nal...) las balabayas djudiyas de akel tyempo.*

*Entonses veniya el momento tanto esperado de los
ijos grandes i tchikos. Antes ke mi madre trayga la
fruta,¹ mi padre "Alava Hashalom", Sinyor Padre
komo lo yamavamos kon grande venerasyon, avriya
el djornal umoristiko "El Rayon" eskrito en letras
rashi i mos meldava kon alta boz, en primero las
aventuras, las diskusyones i las kornazlikes de Tio
Ezra i su mujer Benuta, un par aedado bivjendo i
pensando en una otra choka, ke aziyan riyir de buen
korazon toda la famiya, tchikos i grandes.*

*Despues veniya el torno de otros artikolos del
mizmo djornal ke ya aviyan sido "sensurados" por mi
padre, syendo el solo myembro de la famiya ke saviya
meldar la eskritura rashi.*

*El direktor, redaktor i uniko djornalista del "Rayo"
se yamava - si me akodro byen - Moshe Cazes, ke eskri-
viya kon la sinyatura de "Tchufla Yuda". Cazes era un
djornalista de grande instruksyon, yeno de umor i
kon grande eksperyensa de la vanita i el orgolyo de las
personas de todas las klasas sosyales. El los tornava en
ridikolo kada semana en sus artikolos.*

*Mi padre konosiya personalmente a "Tchufla
Yuda" ke se okupava tambyen, si era menester, de la
vendida del djornal. Cazes veniya el mizmo kada
semana, vyernes la manyana i traiya a mi padre el
djornal a penas lo resiviya de la impremeriya.*

*El semanal umoristiko "El Rayo", los dos dyaryos
de ladino eskritos en letras rashi, i tambyen los dos
muy seryozos djornales en lingua franseza Le
Progrès i L'Indépendant eskaparon malorosamente de
apareser al empesijo de la okupasyon alemana de
Selanik, el 9 del mes de abril 1941. La grande mayo-
ridad, si non la totalidad de los djornalistas de gran-
de valor ke formavan la Prensa djudiya desaparisy-
eron en la terivle katastrofa ke se abatyoovre el pue-
lo djidy de toda la Evropa, i fueron las viktimas de
la ferosidad de los nazistas. Muy pokos fueron los
Selaniklis ke salvaron i tornaron bivos ma atema-
dos de esta apokalipsa.*

*La fiera komunidad djudiya de Selanik pyedro
su bryiante i su titolo de "Madre de Israël" □*

Zvi Michaéli

**Réaction de Line Meller à nos deux derniers numéros
évoquant longuement la figure de Spinoza, au terme
desquels nous avons décidé que le sujet était clos
pour l'instant... mais :**

HÉLAS, PAUVRE BARUCH !...

C'est par hasard que mes enfants avaient découvert le cimetière juif d'Ouderkerk, à quelque 10 km au Sud d'Amsterdam. Certaines dalles, admirablement sculptées, coiffent les sépultures des en-allés de renom ou de fortune, d'autres pierres gravées se devinent à peine sous la couverture d'herbe foisonnante et, par côté, les noirs dominos des tombes plébéiennes se pressent de guingois en tumulte silencieux.

Pour tous, ce fut l'ultime étape de l'odyssée sépharade, née de l'expulsion des juifs de la Péninsule ibérique comme en témoignent certaines inscriptions datant du XVIIe siècle.

C'est encore par hasard que ma fille déchiffré avec émotion, sur l'une des sépultures, le nom de la mère de Baruch Spinoza. Et presque par hasard enfin que, lors d'un séjour à Amsterdam, après un questionnement intensif de ma part, une secrétaire d'un des musées, fouillant laborieusement dans ses dossiers, en avait finalement extrait l'adresse de la maison de Spinoza, sise à Rijnsburg, une petite localité proche de Leyde.

Nous nous y sommes rendus en famille. Fort heureusement, la rue Spinoza n'était pas incon nue des autochtones. Cerclée de son jardinet, la maison au toit pentu semble sortie d'un conte. Est-ce une bonne fée, la gardienne aux cheveux blancs qui descend de son étage pour nous ouvrir la porte ? Nos illusions disparaissent devant son visage rigide et la hâte qu'elle met à boucler la visite le plus rapidement possible.

En quelques minutes, nous faisons le tour des deux petites chambres où Spinoza vécut de 1660 à 1663. Dans ces lieux fut écrit le livre "Les Principes de la Philosophie de Descartes", publié en 1663 - sous son prénom d'origine, Baruch, fait unique -. C'est là aussi qu'il conçut le "Court traité de Dieu, de l'homme et de son état bienheureux", le "Traité de la réforme de l'entendement" et la première version de "l'Éthique".

Mais nous n'aurons que le temps, dans la première salle, de jeter un regard furtif aux portraits d'un Spinoza réinventé par les peintres, jouxtant pour mémoire celui de Descartes, puis de caresser des yeux une grande cheminée tapissée de carreaux blancs et bleus d'époque. Nous aimerions nous attarder devant la vitre d'un meuble renfermant des livres du fonds de bibliothèque original, classés selon leur format, ou encore détailler les titres d'ouvrages concernant ses écrits, rangés sur les étagères d'une grande armoire. Au-dessus de celle-ci est affiché le placard des États de la Hollande et de la Frise

¹ no se tratava de peras o mansanas, ma de una kuantidad respektavle de pipitas i fistukes ke no mankavan de ninguna meza djudiya la notche de Shabat.

**Ce que l'auteur
ne dit pas est qu'il est
lui même parmi
les rares survivants
saloniciens de
la Choah,
tout comme il est l'un
de ceux qui vinrent
honorer et remercier
Simon Lubicz,
à qui il estimait devoir
la vie, de sa superbe
humanité, de son
immense générosité.
(voir page 11).**

occidentale interdisant la publication des *Opera posthuma* jugés "sacrilèges, athées et blasphematoires"... Ça fait froid dans le dos !

Un long banc de polissage de facture plus récente, dans la deuxième pièce, rappelle l'autre activité du penseur : la fabrication de lentilles optiques de très haute qualité. Dans une de ses lettres - n°6 -, il a mentionné des modèles utilisés par lui lors de ses expériences de physique : quelques-uns sont là, sous nos yeux, posés sur une table de bois sombre. L'émotion nous gagnerait sans doute si on lui en laissait le loisir. Mais hélas, la vieille cicérone nous talonne. Elle est pressée de nous amener devant le Livre d'or : notre signature, succédant aux milliers de celles qui en couvrent les pages depuis 1896, date de l'achat de la maison par le fondateur du musée, Willem Meijer, aura l'insigne honneur d'avoir été précédée en son temps par celle d'Albert Einstein !

Spinoza ne s'est pas installé à Rijnsburg immédiatement après son exclusion de la communauté "marrane" portugaise d'Amsterdam, en 1656. Il vécut quelque temps encore dans la capitale puis, se sentant menacé, se réfugia au village

d'Ouderkerk avant de choisir cette résidence-là, peut-être en raison de la présence d'amis protestants dans ce bourg. Son périple l'a mené ensuite à Voorburg, puis à La Haye où il mourut en 1677, à l'âge de 45 ans.

Il m'a semblé que la Hollande et sa ville natale d'Amsterdam en particulier, ne faisaient pas spécialement fête à ce... trouble-fête. Ce minuscule musée mis à part, rares sont les incitations à découvrir sa vie et son œuvre pourtant mondialement admirée.

Force nous est alors de nous rappeler combien Spinoza, à son époque, fut objet de scandale. Jusqu'à nos jours, l'orthodoxie juive ne lui a pas pardonné ce qui pour elle, plus qu'erremments, fut blasphèmes. L'excommunication¹ qui s'ensuivit n'aurait-elle pas fini, en ces lieux, de tirer sur son nom un voile de gêne qui ferait obstacle à sa glorification ?



Tombes du cimetière d'Ouderkerk.

¹ Plus proprement le *herem*. L'excommunication n'est prononcée que par l'Église catholique. NDLR

Revue

■ **Pardès²**

Études et culture juive

Il s'agit d'une revue de haut niveau publiant des numéros thématiques.

Le n° 28 que nous venons de recevoir est consacré à "La mémoire sépharade, entre l'oubli et l'avenir" et comporte une petite vingtaine de contributions souvent fort intéressantes, précédées d'une introduction d'Hélène et Shmuel Trigano puis d'une préface de Shmuel seul sur lesquelles nous aurons à revenir.

S'agissant du premier numéro que nous recevons, il ne nous est pas possible de le comparer à d'autres. Le N° 25 s'intitulait : "Où va le judaïsme ? La continuité juive face aux extrémismes". Le n° 26 était consacré à Lévinas, etc.

Ici, les contributions - qu'elles soient "Éclats de mémoire" ou "Quête de mémoire" ont en commun de rapporter des itinéraires d'exil. Il s'agit hélas d'un parcours inhérent à l'existence juive !

Un examen un peu plus attentif des itinéraires nous montre qu'à l'exception de "Salonique-Haïfa-Strasbourg-Salonique", tous les autres partent d'une ville du Maghreb - essentiellement - ou du Proche Orient, voire du Yémen.

Inutile de se dissimuler alors que les responsables privilégient la vision dite "étendue" du Séphardisme : (Introduction, page 9 :) "On aura compris que, par delà les querelles de clocher nous prenons la dénomination de "sépharades" dans son acception la plus globale. On oppose souvent "orientaux" (arabophones) nord-africains

et "vrais" sépharades, qui seraient hispanophones. Il s'agit là d'un classement ethnique très problématique qui est en tout cas très récent et fait fi de la complexité de l'Histoire."

Non Hélène, non Shmuel, amicalement nous ne pouvons pas laisser passer cette expression "classement ethnique" que tout le reste d'ailleurs de votre chapitre dément.

Nous pensons vraiment que le concept de "culture" est applicable, et pas du tout celui d'"ethnie". Appuyons-nous sur un exemple.

Au moment de la vague de massacres de 1391 en Espagne, commencée dans le sud, s'étant étendue vers la Catalogne et ayant ainsi provoqué la disparition de la communauté juive de Barcelone, nombre de ceux qui ont pu fuir pour sauver leur vie, en compagnie de leurs rabbins Isaac Bar Chechet et Simon ben Tsemah Duran (Rashbaz), sont arrivés à Alger où ils ont redonné vigueur au judaïsme local. Pendant nombre de décennies leur langue catalane/espagnole s'est maintenue et s'est même imposée à Alger. Puis les judéo-arabophones d'implantation plus ancienne ont repris le dessus dans la gestion des affaires, et la communauté juive d'Alger est redevenue maghrébine, arabophone, ce qu'elle est restée jusqu'à sa disparition en tant que telle en 1962.

Où est "l'ethnie", la "conception ethnique" dans ce cas, entre groupes dont les origines sont diverses mais qui ont peu à peu fusionné dans une culture arabophone ou dans une autre culture, hispanophone, cette dernière s'étant développée dans une région non-arabe (l'Empire ottoman balkanique) ?

² Serge et France Perrot éditeurs
12 rue du Texel
75014 Paris
Fax 01 43 21 05 00
260 pages.
Belle couverture d'André Elbaz.

Une définition des “Juifs sépharades” est d’ailleurs offerte en note n°1 de l’article signé par Ruth Toledano Attias, page 152 : “...les populations juives originaires d’Espagne ainsi que les catégories de population qui ont adopté et intégré les apports culturels, religieux et intellectuels qu’ils ont pratiqué dans le pays d’accueil”.¹

Retournez cette excellente définition et vous caractériserez tout aussi bien les Juifs maghrébins ! Nulle ethnie là-dedans !

L’étude de Shmuel Trigano, qui ouvre le recueil est fort dense et exprime de façon concise certaines notions importantes : “...les Juifs du Maghreb n’ont pas été exterminés comme ceux d’Europe, leur monde seul a sombré dans le néant, mais les hommes, toujours vivants, se sont retrouvés... projetés dans des milieux et des contrées très différents de leurs habitudes. Un établissement territorial et culturel plus que millénaire a pris fin alors... ; un univers humain est-il en train de se dissoudre corps et biens ?”

La réflexion est consistante sur l’ambiguïté pour les juifs de l’ère coloniale française et “la culpabilisation post-coloniale”. Ultérieurement (page 33) figurent quelques réflexions pertinentes sur la responsabilité de la gauche israélienne qui manifesta si peu d’empathie pour la condition socio-économique et politique défavorisée des populations “sépharades” et le retournement de ces dernières vers un parti d’extrême droite.

Mais il faut lire cette étude passionnante !

Dans “De l’autre rive - la mémoire inassouvie” André Aciman, qui s’était fait connaître par *Out of Egypt* - que nous avons commenté en son temps - fournit une contribution étincelante de brio. Citons les premières lignes :

“Un jour je demandai à ma grand-mère - qui parlait plus de langues que ne le feront jamais cinq générations de mes descendants - quelle langue elle parlait chez elle durant son enfance. Nous parlions espagnol dit-elle. Une fausse appellation car... (page 57). Pour mes ancêtres, le français a été la porte de sortie - sortie de l’Empire ottoman, de la pauvreté, du tiers-monde. Et l’entrée dans l’Occident moderne. Ils parlaient français, donc ils étaient occidentaux.”

Peut-on imaginer plus bel et spontané hommage à l’Alliance ?

“Penser à Alexandrie (dont Aciman est originaire) veut dire penser à la mémoire, entrer dans la mémoire, trafiquer la mémoire. Les gens pensent que j’aime Alexandrie. En réalité, ce que j’aime est me rappeler d’Alexandrie... (page 67).”

Et Aciman jongle sans cesse avec brio sur de telles notions.²

Naïm Kattan nous éclaire sur des événements peu connus survenus à Bagdad en 1941, le pogrome du “Farhoud” comme sommet d’une campagne nationaliste commencée dès 1930 et appuyée plus tard par les nazis.

Yehuda Nini dans “La mémoire collective des Juifs du Yémen” évoque la première *alya* de ceux-ci en 1882 et une re-création de mémoire collective autour de la destruction de leur culture et du vol d’enfants en 1949 : peut-être, dans le

désordre d’une arrivée mal ordonnancée, seconde *alya* massive (“le tapis volant”) des centaines, voire des milliers d’enfants ne retrouvèrent jamais leurs parents ; c’est lourd dans la mémoire collective !

La contribution d’Erika Perahia-Zemour : “Salonique-Haïfa-Strasbourg-Salonique” s’interroge, à travers son propre itinéraire, sur celui de son père rescapé d’Auschwitz et sur les valeurs partagées au camp, “d’appartenance à la Grèce”.

Le talentueux peintre André Elbaz entrecoupe avec beaucoup d’esprit la relation de son propre itinéraire Mazagan-Londres-Montréal-Paris, “La mémoire emphatique”, d’anecdotes significatives et pleine d’un humour souvent corrosif : il n’y manie guère la langue de bois !

L’interview d’André Chouraqui (un temps maire adjoint de Jérusalem) est remarquable d’intérêt sur la difficulté d’intégration des Marocains en Israël, qui ne vit arriver que les plus démunis, culturellement parlant - et dans tous les sens du terme d’ailleurs - les plus évolués et fortunés étant partis vers le Canada ou ailleurs : parmi eux il était le seul avec un baccalauréat en poche : à cette “perle rare alibi” on proposa maints honneurs et maintes fonctions (ministre etc.) qu’il refusa toujours, étant venu en Israël exprime-t-il pour étudier et écrire - ce qu’il fit...³

Yaakov Lupu expose (article traduit de l’hébreu) comment le désarroi du déracinement et la rupture avec leurs traditions ont conduit nombre de juifs marocains à la rigueur des *yeshivoth* lituaniennes : 3 000 à 4 000 garçons marocains auraient étudié dans de telles *yeshivoth* entre 1947 et 1960, apprenant non sans mal le yiddish au passage. A la célébre *yeshiva* d’Aix-les-Bains par exemple, comme dans d’autres, originaires de l’Europe de l’Est et du Maroc cohabitaient, non sans difficulté parfois, dans des conditions de vie très dures (froid, faim...) auxquelles les originaires du Maroc n’étaient pas habitués, et il ne se privaient pas de le raconter dans les lettres adressées à leurs parents !

Nous terminerons la recension de cette revue sur la très fine description des difficultés subjectives du déracinement pour les originaires du Maroc, “nulle part vraiment attendus”, signée d’Hélène Acoca Trigano.

Elle nous échauffe un peu les oreilles, Hélène, avec sa mémoire orientée : [page 245] “Face à la Choah, les sépharades [exilés du Maroc] témoignent d’une sensibilité spécifique. L’ensemble des situations traumatiques vécues par les achkénazes ont en effet...”

Alors Hélène, les dizaines de milliers de gazés partis en cendre et fumée, originaires de Sarajevo, Monastir, Rhodes, Salonique, Skopje et autres lieux balkaniques, Amsterdam et Hambourg, ils étaient tous achkénazes ou quoi ? Il n’est plus même d’appellation pour eux ? Ils n’ont pas droit à une simple mention, ces frères assassinés ? Serait-ce l’apparition du négationnisme dans une revue juive ? Cela vous aurait contrariée, Hélène, d’écrire : “Juifs de l’Europe occupée” plutôt “qu’achkénazes” ?

Merci beaucoup pour eux !

¹ De manière très proche, nous avons nous-mêmes cité (LS 29 page 11 en note 4) une définition reprise à un livre publié au Mexique et que nous analysions, du terme *Sefardi*. Nous ajoutons qu’elle était intéressante car elle éliminait toute considération d’appartenance ethnique : “Le terme *Sefardi* s’emploie exclusivement en référence aux Juifs descendant de ceux d’Espagne expulsés de la péninsule en fin de XVe siècle, ou aux Juifs qui s’assimilèrent socialement à eux”.

² C’est dire au passage la qualité de la traduction puisqu’il nous est indiqué que l’article fut écrit en anglais !

³ Il traduisit et fit publier rien moins que la Bible et le Coran... Il travailla en effet !

□
Jean Carasso

■ *Neue Romania, Judenspanish IV*

C'est le quatrième volume de cette intéressante série, coordonné et introduit en français par Winfried Busse, enseignant la culture judéo-espagnole à l'Institut des Études Romanes de l'Université Libre de Berlin.

C'est un collectif qui, tout comme les précédents, publie les articles dans leur langue originale, tels qu'ils parviennent à la Rédaction.

Amelia Barquin (en castillan) et Gaëlle Collin (en français) reviennent sur des nouvelles écrites en judéo-espagnol et publiées au début du XXe siècle. Elles mentionnent où l'on peut se procurer ces textes, les chercheurs qui les ont étudiés, données de base pour des travaux ultérieures. Gaëlle Collin en étudie une, *El ombre de pendola* - texte à l'appui translitéré de l'écriture rachi - écrit ou adapté ? par Viktor Lévi d'Istanbul (1865-1940). Gaëlle s'appuie sur des travaux similaires d'Elena Romero et d'autres chercheurs. Mais la censure - oui, la censure - d'Abdul Hamid, de 1878 à 1908, avait beaucoup limité la production littéraire de l'époque!

Elisa Cohen de Chervonagura, enseignante à l'Université de Tucuman en Argentine (à plus de 1500 km de Buenos Aires) a interrogé dans sa ville des Juifs balkaniques (600 sur les 3000 Juifs y vivant en 1986, les autres étant achkénazes ou indéterminés) sur leur mémoire orale. Hélène Gutkowski avait procédé de même à Buenos Aires et New York pour composer son beau livre *Erase una vez Sefarad*.¹ Les enquêté(e)s sont très souvent originaires de Smyrne ce qui permet à Elisa de recouper les témoignages.

Mark Gabinski étudie l'homonymie métaphorique dans l'anthroponymie sépharade ; en termes plus accessibles il s'agit d'une étude sur les prénoms.

Heinrich Koehring dans *Algunas demandas ke embarasan* étudie quelques difficultés de lecture ou interprétation du fameux Meam Loez, commentaire encyclopédique de la Bible. Les textes sont cités en judéo-espagnol et les commentaires sont formulés en allemand.

Almuth Münch scrute les liens entre langue et identité nationale, éthique et métaphysique.

Marie-Christine Varol enfin, étudie comment les Juifs balkaniques qu'elle connaît bien et retrouve fréquemment à Istanbul se définissent eux-mêmes et s'entendent qualifier par les autres. Défilent les diverses sous-cultures de groupe.

Il s'agit donc d'une intéressante revue accessible à ceux qui lisent et entendent plusieurs langues. □

Jean Carasso

■ *Cronica*

Dans le numéro 161 (mai - juin 99), Bernard Pierron qui l'étudie pour nous, s'est penché sur deux travaux intéressants concernant les communautés juives de Grèce aujourd'hui disparues, l'un sur Chio² et l'autre sur Trikala. Cette seconde partie sera commentée dans l'édition suivante.

La communauté de Chio, dont il reste bien peu de traces, a pourtant été fort prospère dans l'île du "précieux lentisque". C'est ce que nous apprend Maria Xyda retraçant brièvement mais de façon assez exhaustive les diverses étapes du développement de cette communauté. Elle se forma au cours des siècles par immigrations et assimilations successives : dans l'antiquité les juifs vivaient déjà à Chio, comme dans l'ensemble de l'Europe, ce qui leur vaut le titre de plus anciens citoyens de nations qui n'ont vu le jour, sous leur forme moderne, que bien après leur installation. Le roi de Judée, Hérode le Grand, de sinistre mémoire, leur rendit une visite amicale en cette lointaine époque où la plupart des communautés juives du Bassin méditerranéen étaient confrontées à des conditions d'existence difficiles. Il semble bien qu'à Chio ce n'était pas le cas. Bien plus tard, avec l'installation des Génois, la population juive, qui vivait dans la forteresse, vit arriver nombre de congénères commerçants qui, pour la majorité, furent intégrés. Après la conquête ottomane en 1566, la présence espagnole s'affirma nettement. La langue de la communauté devint d'ailleurs le judéo-espagnol. Les occupations professionnelles diverses englobaient évidemment le commerce de la célèbre résine du lentisque qui fait encore la réputation de l'île, mais aussi de la soie et du textile en général. Il y avait bien sûr des financiers, des médecins. Le massacre de la population grecque par les Turcs en 1822 marque une nette régression dans cette vie économique florissante. En 1881 le terrible séisme qui ravagea l'île contraignit la communauté à quitter la forteresse où elle avait toujours vécu, pour s'installer à l'ouest de la capitale, à proximité du cimetière israélite. C'est dans ce quartier que fut construite en 1890 la nouvelle synagogue. En 1912, lors du rattachement de l'île à la Grèce, l'ensemble de la population juive se regroupa là, où elle vécut jusqu'en 1941. En fait quand éclata la guerre il ne restait plus à Chio qu'une seule famille, le reste de la communauté ayant émigré en Israël via l'Australie !

Il faut bien sûr aborder le domaine toujours épineux des relations intercommunautaires. Maria Xyda semble, quant à elle, tout à fait satisfaite de ces relations : "Les juifs devaient avoir d'excellents rapports avec les Grecs de Chio". Nous voulons bien la croire d'autant plus qu'il semble y avoir eu dans l'île un "mixage" de noms grecs et juifs qui tend à prouver que les barrières que l'on constate ailleurs n'existaient pas à Chio ou du moins étaient moins évidentes. On retrouve en plus deux proverbes sur lesquels l'auteure base son affirmation et qui méritent d'être cités : "Sept Génois font un Juif et sept Juifs font un Grec de Chio". "Juif et Grec de Chio sont comme chemise et corps" (notre proverbe français est bien moins pudique). □

Bernard Pierron

1 1999
Hélène Gutkowski
Era una vez... Sefarad
Éditeurs :
Lumen
Viamonte 1674
Buenos Aires 1055
Argentine.
Fax 54 11 43 75 04 53.

2 Maria Xyda
La Communauté juive de
Chio - pp. 14-17.

EL KANTONIKO
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

No demandes !

No demandes lo ke
pasi i esto pasando !
Porke te digo esto ?
Tu, no me deman-
dates nada !

Ma kale ke avle,
alora kon ken,
si no es kon ti ?

Ay tres mezes ke
no eskapo de tener
belas. Konoses
la istoria de Oriko
ke todo tyene, asta
un graniko en el...
lo ke no se dize ?

Para mi, todo empe-
so kuando
el dyentisto me
dicho de arankar
todas las dyentes ke
teniya. No es grave.
Despues de radyos
i analisis me adur-
misyeron al echpital
i me alimpyaron
la boka. Muy byen.
Ma para mi no era
kolay ! Tuve kompli-
kasyones kon la thy-
roïde ke me kitaron
unos kuantos anyos
antes...

A parte esto no
puediya asentarme.
Ke me izyeron estos
dotores matasanos ?
Ke entro las dyentes
kon el... lo ke no se
dize ? Kapara de mis
pekados !
El syelo ke se
apiyade.

Los diyas pasando
a poko a poko, todo
se estava arentan-
do (malgrado la
komida de purée,
soups i yaourtes ke
me izo el estomako
komo un tambur)
tomi mi mal en
pasensya. Mi kara
empezo a tomar
forma de benadam.
La primera vez ke
me vide al espejo,
asemejava a mi
nona. Me dishe
"agora es verdad
ke me ize vieja !"

Entre tanto, amigos
muestros me invita-
ron al kazamyento
de sus ijo.

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTÁVA LA BAVÁ... DJOHÁ I LAS PYÉAS DE ÓRO

Djohá, ombre sofú i meldohón, no azíya un páso sin bendizír al Tódo Ponderóso. Káda ákto de la vida teníya su berahá. El díya lo pasáva al kal en orasyónes i estúdyo de la ley. Kon un tal módo de bivír, no le kedáva tyémpe pára lavorár. A la mujér ke le demandáva parás, le respondíya :

"Míra, búla, ésto no es mi étcho. El Dyó Baruhú konóse muéstros menestéres mijór de mozótros. Adresáte a El pára resivír la parnasá."

De fáto, no avíya mankúra de azlahá. Núnka Djohá aboltó las mános vazíyas. Apresyádo por su hazmetlík, prónto a kompletár minyán en un meldádo o dar úna máno a un sakát, le dechávan syémpre unos kuántos gróches i núnka se ulvidávan de inchírle un sefertasín de tódo lo buéno : frútas, azeytúnas, bóyos, biskótchos, uévos haminádos; mízmo el kantaríko de sharópe kon un bokalíko de raki pará ke se le alégre el korasón.

Komo de úzo, el Chabát de madrugáda, Djohá, alusádo de vistimyénta blánka - taíya, galabíya i galótchas de stésa kolór - se apretó pára la kilá. En kamíno, tomó a travésár. Na ke tópa en médyo la káy úna taléga yéna fin a tachteár de pyéas de óro.

Ésto me akódra un episódyo de mi tchikès :

Tíyo Nathan, el ermáno de la aymá, era rabino. En vezes estava alikudeádo musafír ande mozótros. La mana, ke keríya mezurar - testár dizen agóra - mi grádo de rubisúmbre me prezentáva este kuénto. Mi repuéstá era senpiternál, kómo me la avíya ambezádo :

"Kláro mamá ! En Chabát no se tóka ni pará ni birlánte."

Djohá, el, salyó mas djudíyo. Lo vámos a savér al próksimo número de muéstrea revista, kon el ayúdo del Dyó.

sofú = pieux.

meldohón = lecteur interminable de prières, "grenouille de bénitier".

berahá = bénédiction.

kal (ou *kahál* ou *kilá* ou *kehilá*, voir plus loin) = synagogue.

búla = chérie.

étcho = affaire.

Baruhú = Béni soit-il.

menestér(es) = besoin(s).

parnasá = subsistance.

azlahá = abondance, prospérité.

hazmetlík = serviabilité.

meldádo = lecture commémorative en mémoire d'un défunt.

sakát = infirme.

gróches = (déjà rencontré :) menue monnaie.

inchírle = remplir.

sefertasín = (déjà rencontré :) gamelle à deux ou trois étages.

bóyo = feuilleté salé farci.

uévo haminádo = œuf dur roussi (voir l'explication en page 12 de ce numéro)

kantaríko = petit bidon à deux anses.

sharópe = confiture de sucre aromatisé.

madrugáda = "aux aurores".

alusádo = coquet, élégant.

taíya = calotte (*kípa*).

galabíya = robe masculine de type *kaftan*.

na (ou *nálo*) = voilà.

taléga = sac en toile.

tatchéar = déborder.

aymá = *aymá mana* = archaïsme pour "mère".

alikudeár = retenir.

rubisúmbre = *rubísa* = épouse du rabbin, ici piété rigoureuse.

salyó mas djudíyo = s'est avéré encore plus juif (nous verrons pourquoi dans la prochaine édition...).

LAS DE SULUTCHA

Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estambol en visite au Pays de Galle incite Renée Martin à poursuivre la série : lisez plutôt !

La tia de Sulutcha i la televizyon ingleza

- Tia, oy ke izites dia entero ?

- Miri la televizyon, i vide una koza muy kurioza. En un kampo grande i vedre, unos mansevos estaban korriendo debasho de la luvya.

- I mas kualo estaban aziendo ?

- De vez en kuando se estaban apanyando de las pachas i se estaban kayendo los unos ensima de los otros. Era komo una montanya de ombres, i debasho de la montanya avia un balon. El ke apanyava el balon se fuyiya, i todos detras de el komo lokos. Avia tanta luvya ke la yerva ya se avia echo lodo. Estos mansevos se estaban arezvalando i embatakando tanto, ke paresiyan unos kimurdjis.¹

- No seya ke estaban aziendo sport ?

- Komo de sport es esto ? Me espanti por el dezmalado ke estava debasho de todos. Ken save si se le rompieron los uestos u la naris ? Estava korriendo komo ke si tuviera el guerko en el karkanyal !

- No te merekiyes, tia, parese ke esta djente estava djugando al rugby ! A ojos les pagan tantas paras ke no dan importansa ni al lodo, ni a los uestos rotos.

- Sulutcha, yo no esto entendiendo este sport de lokos. Amanyana vo mirar otro program !

La tia de Sulutcha i las otomobiles

- Sulutcha, parese ke en este payis, merkar otomobil es komo merkar kalsados en Estambol.

- Tia, deke dizes ansina ?

- Mira, ijika, en Estambol todo el mundo kamina en las kayes. En Ingilterra las kayes estan vaziyas, i kada uno esta en su otomobil.

- Ya tienes razon.

- Mira este vizino tuyo : kito sus kozas de una otomobil i las metio en otra otomobil.

- Si, ya esta djusto.

- Esto kere dizir ke kada persona tiene dos otomobiles. En Estambol tenemos dos kalsados, uno para kada pie, i aki tenej dos otomobiles, una para kada pie !

La tia de Sulutcha i el enverano ingles

- Sulutcha, ya estamos en juillet, ama me esto entezando biva. Ande kedo el enverano ? En la kaye ay un ayre ke te entra entre mushos i kara. Arientro de kaza esta entrando el ayre por las indrizes. Ya me se burakaron los uestos de tanto frio.

- No te merekiyez, tia, ke pishin vo asender el kalorifer.

- Kalorifer en juillet ? Ande se tiene visto ? Vino avril, i no se arekaynto el tiempo; vino mai, no troko nada ke mal te kere; vino juin, i se vazyaron los sielos de tanta luvya. Me dishe de mi para mi : dayaneya un poko, i por siguro en juillet ya vendra el enverano.

Sulutcha, no me kero keshar muncho, ama ya me enfasyi de asperar, ande kedo el sol ?

- Tiya, kuando vinites a este payis, me olvidi de dizirte una koza : aki no ay enverano.

- Kualo dishites ? Aki no me kedo un dia mas : tomame bilyeto de avion ke me esto aboltando pishin a Estambol !

Il faut bien croire que le temps s'est un jour amélioré, puisque la tia accepte de sortir avec Sulutcha pour prendre l'air !

La tia de Sulutcha salio a tomar aver

- Tia, oy salio sol, te kero yevar al park para tomar aver.

- Bueno, me vistere i me atakanare, i salimos a kaminar.

- No tenemos acele, ki keres, kaminamos avagar avagar i miramos las kazas i las uertas ke ay en el kamino.

- Si, ya me esta plaziendo este vizindado. kada kazika tiene su uerta.

- Los ingleses son muy meraklis de uertas.

- Mira, esta uerta tiene una pared muy alta. Deve ser la kaza de un muzulmano.

- Deke dizes ansina ?

- Metio pared alta para ke los vizinos no le veygan la mujer.

- Esta uerta tiene la pared bashika.

- Esta deve ser kaza de un Grego : kere ke los ladrones vengyan a arovar a su mujer para fuirse kon otra.

- Mira, esta uerta no tiene pared del todo.

- Esta es kaza de Inglez : kere amostrar su mujer al mundo entero.²

□

Renée Martin

El Dyo ke de alegriya a todos, porke no vaya ?

Ansina es ke me topi en un chateau de mil maraviyas. Todo estava muy bueno. El pranzo, lo izyeron al park. El tyempo, ermozo i sin luvya. Todo para pasar una buena notchada.

Yo no saviya ke los mochkonos estaban invitados !

Me komyeron la kavasa.

Uno de ojos me modriyo endriva del ojo. I el otro diya teniya la meata de la kara unflada como un tchorek.

Otra vez korer, ver dotor, meter pomadas, tomar melizinas i todo lo bueno. Sin olvidar las komisinas desgrasyadas.

Jurnaliko amigo, no me digas ke te riyites !

Por modo daynda no sali del bayle.

Chochana Lucie Mazaltove

¹ Kimurdji (kömürçü en turc) = marchand de charbon
Les juifs de la génération de mes grands parents ne pouvaient pas prononcer les ö et les ü.

² Nous avons respecté l'orthographe de Renée Martin.

Cette page se veut également une réaction à une opinion exprimée dans une revue, juive pourtant, recensée en pages 13 et 14 de ce numéro.

NDLR

¹ L'association Mnémosyne a été créée par des étudiants de Lyon 3 dans le but de lutter contre les mouvements révisionnistes actifs au sein de l'Université.

Poésie & Mémoire

Ce poème inédit, écrit par Jean-Yves Laneurie le 29 mars 1998, a été lu par l'auteur, le jour même, dans l'amphithéâtre de l'Université de Cracovie, en présence du Doyen de l'Université et du Consul général de France, à l'issue d'un voyage à Auschwitz organisé par l'association Mnémosyne¹ de Lyon. 150 élèves et étudiants participaient à

ce voyage, accompagnés de certains de leurs professeurs d'Histoire, du père Patrick Desbois, de quatre historiens, de quatre anciens déportés parmi lesquels Jacques Stroumsa, Salonicien, qui fut premier violon de l'orchestre d'Auschwitz. À divers moments de la visite, le groupe s'est arrêté, et Jacques a joué de son instrument...

*Quelques lignes de tristesse,
Quelques lignes de détresse,
Quelques lignes de tendresse...*

Ensemble... à Auschwitz-Birkenau, le 29 mars 1998

Le Violon de Jacques

Il y a des jours qui comptent
comme une vie,

Il y avait ceux qui croyaient au ciel
et ceux qui n'y croyaient pas.

Il y avait les yeux qui s'agrandissaient
et les cœurs qui se serraient.

Il y avait du soleil sur le lieu
de la Nuit du Monde.

Il y avait des chaussures entassées
et les rails qui saignent le camp.

Il y avait des cheminées pour évacuer
la cendre des enfants.

Mais il y avait... le violon de Jacques.

Il y avait la salle des tortures, les cachots
et les barreaux.

Il y avait des numéros sur les valises
et sur les bras des hommes.

Il y avait les latrines alignées, les miradors
et les barbelés.

Mais il y avait... le violon de Jacques.

Il y avait les potences, les prisons,
les douches et le Zyklon B.

Il y avait la rampe, la sélection
et les baraquements.

Mais il y avait... le violon de Jacques.

Il y avait, suivant nos pas, tous ces yeux
hagards que nous ne connaissons pas.

Et peut-être, ma Maman et mon Papa.

Il y avait, tout autour de nous, cette souffrance
indicible et cette désespérance.

Mais il y avait... le violon de Jacques.

Il y avait le violon de Jacques.

Il y avait aussi, pour nous tous, le regard
cent fois maternel de Renée²,

Et la vibration des souvenirs et l'extraordinaire
foi dans la vie de Benjamin² et d'Henry².

Cinquante ans plus tôt, ils avaient pourtant fait
ce même voyage qui aurait dû être sans retour.

Il y avait les historiens qui vous ont parlé
et qui vous ont écoutés, les étudiants
qui vous ont entourés, assistés.

Il y avait Florent et Bertrand, omniprésents,
les 22 ans de Claire et la juste indignation
des yeux de Geneviève,

Il y avait les larmes tendres des unes
et le questionnement avide des autres.

*Il y avait nous tous, hier soir,
resserrés autour... du violon de Jacques.*

Alors vous pourrez dire, vous souvenant
de cette journée qui compte comme une vie,

Vous pourrez dire, nous pourrions dire,
peut-être, parce que sur ce lieu de Mémoire,
nous avons plus que jamais besoin
de la chaleur des vivants,

Nous pourrions dire ensemble que,
sur ce lieu de Mémoire...

...nous nous sommes tant aimés !

Jean-Yves Laneurie

² Renée Eskenazi, Benjamin Orenstein et Henry Gourarier sont d'anciens déportés d'Auschwitz-Birkenau qui ont, avec Jacques Stroumsa, accompagné le groupe d'étudiants de Lyon.

Musique

Susana Weich-Shahak

ARBOLERAS

CANCIONERO SEFARDÍ DEL SIGLO XX¹

Ce troisième disque résulte des patientes et habituelles recherches de Susana Weich-Shahak recueillant des chansons auprès d'informant(e)s qui les tiennent directement de la tradition familiale, ou le plus souvent les ayant chantées en leur temps, donc sans interférences externes, "savantes", plaquées.

La particularité de ce recueil est que toutes les chansons² sont datées, par leur texte même, du XXe siècle, puisqu'elles se réfèrent à des événements aisément identifiables : la guerre des Balkans (n° 14), l'incendie de Salonique (n° 17), l'émigration en Israël des Marocains après 1956 (n° 19) ou la désillusion avec le service militaire nouvellement instauré pour tous (n° 15).

D'autres sont datées par leur mélodie : fox-trot (à Skopje, la n° 9), tango (n° 1, à Salonique, *Florica la servidera*).

Les thèmes sont souvent humoristiques : la servante (n° 1) qui aguiche les hommes des trois générations de cette famille et réussit à épouser le plus jeune... ; la chanson d'amour à Salonique (n° 3) sur l'air de la chanson turque très connue *Uskudara. La hija de la vecina* (à Sofia, n° 5) burlesque celle-ci, la fille qui court, tombe, le ventre lui enfle et, l'opérant on lui tire... un chameau.

D'autres sont plus réalistes et proches des vraies préoccupations : *La Bohemiana*, (chanson recueillie en 1993 en Israël, de la bouche d'une Salonicienne) femme désinhibée, affranchie, orgueilleuse de l'attrait qu'elle exerce sur les hommes, aux lèvres couleur de betterave rouge, aux cheveux prune tombant en deux nattes dans le dos. À un "vieux beau" qui la regarde d'un peu trop près, elle chante que son argent ne lui rendra pas la jeunesse...

El mal de las dotes, en fox-trot (n° 8), qui s'apitoie sur les pauvres qui n'ont pas de dot pour "s'acheter" un mari et restent filles malgré leurs éminentes qualités à l'aiguille... *Las Botoneras* par contre (n° 10), couseuses de boutonnières, ne trouvent pas de maris mais ont des "copains", elles ! *Le Zarzavatchi* (marchand de légumes ambulante, n° 12) dont les produits sont plus frais et beaux que ceux des marchands en boutique... sur un air très entraînant. La n° 14 *Guerras en los Balkanes* où le soldat turc se voit bientôt mourir et pourrir dans la terre...

Plus dure encore, la valse excellente n° 16 : *Las Señas del soldado muerto*.

Un recueil de chansons complètement méconnues, inconnues, que Susana ramène à la surface, sauve d'un oubli certain.

À La Lettre Sépharade, nous l'admirons et nous l'aimons, Susana Weich-Shahak.

Estrongo Nachama (und Chor)

CHASANUT

GESÄNGE AUS DER SYNAGOGE³

C'est seulement maintenant, après la mort récente de son interprète (en janvier, à 81 ans), que nous apprenons l'existence de ce disque dont nous ne connaissons même pas la date d'édition. Une lectrice de Berlin, Lilli Herschhorn, nous l'a offert. Qu'elle en soit ici remerciée.

L'itinéraire d'Estrongo fut en tout cas insolite : rester chantré durant 40 ans - et célèbre - de la synagogue de Berlin, dans une communauté sans Sépharades, lorsqu'on est un Salonicien survivant d'Auschwitz, n'est assurément pas banal ! Dans la trop courte correspondance que nous avons échangée avec lui (en judéo-espagnol) il ne nous l'a pas expliqué.

À noter tout de même que son fils Andreas est président de l'importante Communauté de Berlin (constituée essentiellement de juifs de pays de l'Est ayant trouvé un refuge, une assise professionnelle en cette capitale, surtout depuis la fin du Rideau de Fer).

Le disque commence par un *Kol Nidré* puisant, en solo sur *continuum* d'orgue, relayé ensuite par un chœur mixte de grande qualité.

Dès ce premier morceau on note l'excellence de la prise de son, l'enregistrement ayant été réalisé dans la synagogue de Berlin, avec un volume sonore parfait, sans réverbérations, le compositeur, arrangeur et organiste titulaire en étant Harry Foss.

Dans *Chag Purim* le ténor et le chœur se répondent de façon fort plaisante, vivante, festive comme il se doit pour cette célébration. C'est superbe.

Lichwod Purim et *Ani Purim* offrent à Estrongo l'opportunité de nous montrer toute l'étendue, remarquable, de son registre et de développer sa puissance vocale, sans jamais aucune outrance, toujours dans la sobriété.

Le Kiddoush, plus long que les autres plages, dure quasi cinq minutes comme le *Kol Nidré* du début. Il est bien équilibré.

Le final *Haschmiini-Jismechu* est entraînant, les voix de femmes sont bien marquées, à certain moment dominantes et de grande qualité.

La musique d'un certain nombre de chants est signée du compositeur français contemporain Marcel Lewandowski.

Le livret propose une seule version des textes, en allemand, bien que ceux-ci soient classiquement chantés en hébreu. Certains sont des psaumes dont la référence est indiquée.

Adieu Estrongo, et merci !

pour toute la rubrique, Jean Carasso

¹ Les interprètes sont divers : Carmen Terrón Rodas et José Manuel Fraile Gil à la voix, d'autres aux instruments. Chaque fois qu'elle le peut Susana nomme son informante, indiquant même sa ville d'origine.

"Recueil de chants sépharades du XXe siècle"
Technosaga
c / Dolores Armengot 13
E 28025 Madrid
Fax 34 19 14 61 86 53

² Parfois inspirées de plus anciennes quant à la mélodie.

³ "Répertoire du *hazan* et chants de la synagogue"
Réalisé en Allemagne par P+O Pallas, sans autre indication ni date, avec l'adresse personnelle d'Estrongo Nachama.

Kozas i otras de Sefarad

Depuis quelques années, des équipes de bénévoles, généralement formées en association d'arrondissement s'efforcent de recueillir, dans les archives des écoles communales de Paris, les noms des enfants déportés et assassinés qu'ils peuvent identifier. Le but est généralement d'apposer sur chaque école une plaque de mémoire avec les noms recueillis.

C'est un travail ingrat et les bonnes volontés sont appréciées, surtout des ancien(ne)s de telle ou telle école, qui peuvent avoir gardé des souvenirs.

- Pour le **9^e** arrondissement (plus de 300 enfants déportés), s'adresser à Maurice Hasson 01 45 28 17 97 ou Sabétai Soulam 01 48 54 44 11
 - Pour le **18^e**, à Huguette Vidore 01 42 54 99 49
 - Pour le **19^e**, à Jacques 01 42 06 23 75
 - Pour le **20^e** (près de 100 enfants déportés), s'adresser à Solange Ejchenrand 01 13 64 78 79.
- Cette liste n'est pas exhaustive.

**Informez-vous,
adhérez aux associations, venez aider !**

ENSEIGNEMENT

■ L'habituelle Université d'Été se tiendra comme chaque année à Tolède, du 4 au 7 septembre sur le thème : **"Pensée et mystique sépharades"**
Renseign^{ts} à Tolède - Fax 00 34 19 25 21 58 31.

■ Les cours de judéo-espagnol reprendront à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO - Paris - antenne de Clichy) à la rentrée universitaire 2000.

Les cours de M.C.Varol ont lieu le mercredi matin

- niveau 1 : **débutants** de 9 h à 10 h 30
- niveau 2 : **confirmés** de 10 h 30 à 12 h
- niveau 3 : **littérature et langue des textes** de 12 h à 14 h

INALCO 104 quai de Clichy - 92110 Clichy
Métro Mairie de Clichy - bus 54 et 74.

Renseignement sur les certificats et les cours (étudiant ou auditeur libre) INALCO
7 rue de Lille - 75007 Paris - Tél. 01 49 26 42 00.

■ Esther Benbassa, Directeur d'études à l'EPHE dispensera son cours **"Messianisme politique et nationalisme juif"** les lundis de 17 h à 19 h à l'EPHE, Ve Section, Sorbonne, Escalier E, 1^e étage, Salle Marcel Mauss, qui débutera le lundi 13 novembre 2000.

■ Les Juifs en Roumanie aux XIX^e et XX^e siècles : congrès international 25, 26 et 27 septembre 2000 **"Permanences et ruptures"**

M. Carol Iancu, Université Paul Valéry, route de Mende 34000 Montpellier
Tél. 04 67 14 25 86 - Fax 04 67 14 26 80.

En coproduction de **La Lettre Sépharade** et de l'Association des Amis : **Aquí estamos**
Le 9 décembre à 20 heures

Marlène Samoun

se produira dans un spectacle chanté en judéo-espagnol, mais pas seulement... Notez-le déjà !

Salle Jean Dame - 17 rue Léopold Bellan - 75003 Paris

COMMUNIQUÉ DE L'AALS AQUI ÉSTAMOS

L'appel de Djoha - Troisième fête du nom

Le soleil, ce 18 juin, a été de la partie, comme pour les deux précédentes fêtes. Nos amis "bruncheurs" sont arrivés tôt et se sont installés à l'ombre des arbres, *para avlar endjuntos, etchar lachon*, échangeant pêle-mêle souvenirs, *raki, borekitas*. Ceux-là, difficile de les déloger pour écouter la remarquable conteuse Susana Asquinez. Les spectateurs présents dans la salle furent sous le charme des histoires de famille, histoires éternelles.

D'autres ont flâné tout l'après-midi autour du stand où les auteurs ont signé leurs livres.

Intermède de l'Atelier-Théâtre, nostalgie, nostalgie des temps révolus. *Ke haber ijika ? diziya mi madre. Todo bueno* - était ma réponse.

Faisons vivre notre culture !

Et toujours dehors, la journée avançant, *borekitas, fritadas, karpuz, keso blanco* pour les inconditionnels.

L'apothéose fut la projection en soirée du film "Le rêve d'Esther" émouvant, racontant l'histoire de sa réalisatrice, présente.

La fête fut belle ? Nos amis heureux ? Nous l'espérons bien ! Une adhérente enthousiaste nous demande deux fêtes par an !

L'appel de Djoha a été entendu. Espérons qu'il y aura de l'écho ! *Mijorado otro anyo.* □

Claire Romi

La Lettre
Sépharade

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes
Fax 04 90 72 38 39

E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450
Kensington MD 20891 USA
Fax (1) 301 530 14 61

E-mail : lettresepharade@earthlink.net

Ce numéro, tiré à 3650 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locage sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés).